6ème ANNEE — PRINCE-ALBERT, SASK., JEUDI 25 JANVIER 1917 — No. 46

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

ABONNEMENTS:
Un an (Canada).......$1.60
Un an(Etranger)fr7 50 $1.50

ANNONCES
La ligne (1ère insertion) $0.12
Insertions subséquentes 0.08
Mariage, Décès, Naissance. - - - - .25

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan

REDACTION:
405, 13ème RUE

ADMINISTRATION
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask.
Téléphone 2964

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., *Directeur* — PUBLIÉ PAR LA CIE LA BONNE PRESSE LTÉE. — J.-P. DAOUST, *Gérant*

La grande question

La grande question qui prime toutes les autres pour nous et sur laquelle on ne saurait craindre de revenir trop souvent, c'est la question scolaire. Quand bien même nous aurions tout à souhait, ce point seul nous faisant défaut, notre situation ne manquerait pas d'être précaire; car c'est de l'école seule que dépend notre avenir comme groupe français dans cette partie du Canada.

En cette importante matière, il faut se tenir avec soin à égale distance d'un pessimisme voisin du découragement et d'un optimisme exagéré qui nous entretiendrait dans l'illusion que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes—ce qui n'est assurément pas le cas. A la vérité, il est assez difficile de porter un jugement d'ensemble avec les données incomplètes que nous possédons. Nous savons que dans nombre d'endroits, nos compatriotes font leur devoir; mais nous savons aussi que dans trop d'écoles encore on ne sait pas où l'on ne veut pas tirer parti de la loi pour l'enseignement du français.

Certaines constatations, pénibles à faire, trahissent un singulier état d'esprit chez quelques-uns des nôtres. Ainsi nous pourrions citer plusieurs districts scolaires entièrement français qui croient devoir s'affubler de noms effroyablement anglais, comme si ceux qui en font partie avaient à rougir de leur origine. D'autres renferment un seul contribuable de langue anglaise, et c'est le nom de cet heureux privilégié qui, par une faveur véritablement inexplicable, a servi à baptiser le district; mais quand il n'a pas eu ce suprême honneur d'être le parrain de l'école bâtie pour nos petits Franco-Canadiens, il en est au moins le président ou le secrétaire. Voici mieux encore: dans une école rurale fréquentée par 90 p.c. d'élèves canadiens-français, c'est un Ecossais qui presse les commissaires d'engager une institutrice bilingue, tenant beaucoup, pour sa part, à voir ses enfants acquérir une certaine connaissance de la langue française. Quant aux commissaires, tous d'origine française, ils en sont encore à contester l'utilité du français à l'école...

Cette mentalité, hâtons-nous de le dire, est loin d'être générale. Dans plusieurs cas, la pénurie d'instituteurs bilingues, est seule responsable d'un état de choses que tous les intéressés déplorent. La solution à ce grave problème serait une école normale bilingue qui nous fournirait sur place le personnel enseignant dont nous avons besoin. Nos compatriotes de l'Alberta se trouvent aux prises avec les mêmes difficultés et notre correspondant d'Edmonton nous informe précisément que la Société du Parler français va demander au gouvernement la création d'une section bilingue à l'école normale. L'idée en marche dans la province voisine ne saurait tarder, espérons-le, à prendre corps aussi chez nous. L'école normale bilingue est un organisme indispensable au maintien de notre vie nationale.

Le malaise dont nous souffrons d'une façon générale a sa source uniquement dans l'apathie des nôtres qui persiste en dépit des menaces et des avertissements. L'agitation qui s'est faite dans ces derniers temps autour de la question scolaire ne semble pas avoir eu une grosse répercussion parmi nous. Nous ne pouvons ignorer cependant que divers éléments ne laissent échapper aucune occasion de mettre en avant certaine résolution qui ne vise à rien moins que la suppression du français à l'école. Ces adversaires ne paraissent pas appartenir à une classe d'individus particulièrement braves, car chaque fois qu'on élève un peu la voix, qu'on leur demande des explications, ils ne manquent jamais de répondre que nous faisons erreur, que ce n'est pas du tout au français qu'ils en veulent, et pour un peu, notre langue n'aurait pas de plus chauds partisans. Nous sommes d'autant plus à blâmer de ne pas aller les confondre dans leurs assemblées.

Il y a un an, l'Association des Commissions scolaires de la Saskatchewan tenait à Régina sas premièro convention. Etant donnée la situation de notre élément dans la province, les commissions scolaires de nos centres français auraient dû traire, à peu près ignorée, et comme résultat de cette abstention coutraire, à peu prè ignorée, et comme résultat de cette abstention coupable, la fameuse motion a été passée une fois de plus.

Dans une "lettre au *Patriote*" que nous publions aujourd'hui, M. J. A. Laporte, de Régina, rappelant cette séance mémorable, en dégage la leçon qu'elle comporte. A nous de la méditer et de faire en sorte que la même bévue ne se reproduise plus.

Tous les commissaires d'école, tous les instituteurs et institutrices, tous les prêtres, toutes les personnes éclairées comprennent facilement les avantages réels que chaque groupe peut retirer de la participation de l'un des siens aux travaux d'une telle convention. Qu'ils usent donc de leur influence auprès de la commission scolaire de leur localité pour la persuader d'envoyer un délégué à la prochaine convention qui aura lieu probablement dans les derniers jours de février. Qu'on ne reste pas indifférent à l'égard de cet événement qui aura son importance, et surtout, qu'on ne se retranche pas derrière une politique d'économie mal comprise pour rester en dehors du grand mouvement scolaire qui se produit en ce moment. Disons-nous bien que s'il ne se fait pas avec nous, il se fera contre nous.

Une élection mouvementée

L'élection du comté de Dorchester nécessitée par l'entrée au ministère de M. Albert Sévigny promet d'être l'une des plus mouvementées qu'on ait encore vue. Lucien Cannon, député provincial du même comté, fait la lutte à l'ex-président de la Chambre des Communes. L'élection a lieu le 26.

Boches condamnés

Franz Bopp, l'ancien consul d'Allemagne à San Francisco, reconnu coupable de conspiration pour violer la neutralité des Etats-*Unis et empêcher le transport des* munitions de guerre, a été condamné à deux ans de prison et $10.000 d'amende. Deux de ses compères ont subi le même sort.

LE "PATRIOTE" A UNE PIASTRE ET DEMIE

A partir du premier mars prochain, l'abonnement au Patriote de l'Ouest sera porté à une piastre et demie par année.

Le renchérissement excessif du papier et de toutes les matières d'imprimerie nous oblige à prendre cette mesure, déjà adoptée par de nombreux journaux.

Jusqu'au premier mars, l'abonnement demeure comme par le passé à une piastre et ceux dont l'abonnement est échu pourront bénéficier de l'ancien prix en renouvelant avant cette date.

SIMPLES NOTES

..On apprend de source digne de foi que tous les évêques catholiques de la province d'Ontario se sont réunis hier à Ottawa pour étudier certaines questions intéressant leurs diocèses et tout particulièrement le mouvement de la "Bonne Entente" entre les divers éléments.

* * *

Le gouvernement vient de remplir sept des vacances du Sénat. Les nouveaux sénateurs appartiennent tous aux provinces de l'Est. Les deux partis se trouvent à peu près d'égale force, mais avec la mort du sénateur T. O. Davis, ce sont huit sièges encore qui restent sans titulaires. Une fois toutes les vacances remplies, les conservateurs auront une majorité de six à la Chambre haute.

* * *

Les Canadiens-Ukraniens, réunis en convention à Vègreville, protestent de leur loyauté à la Grande-Bretagne et s'indignent d'être considérés comme des étrangers au pays.

* * *

Le comte d'Elgin, qui vient de mourir en Angleterre, était Canadien de naissance, son père Lord Elgin étant gouverneur général du Canada quand il vint au monde. Du côté maternel, il était le petit-fils de Lord Durham, qui joua également un rôle très important dans l'histoire du pays.

* * *

M. A. Boudreau, député de Thunder Creek, a été choisi de nouveau par la convention libérale du comté comme candidat du parti aux prochaines élections.

* * *

Judicieuse réflexion d'un journaliste français: "Pendant toute cette guerre, rien de ce qui était attendu n'est arrivé. Qui sait si la paix ne viendra pas plus vite que nous le pensons? Tâchons de ne pas être surpris par elle, comme nous l'avons été par la guerre".

* * *

On veut forcer à démissionner le député Dixon, de Winnipeg, qui s'est opposé à l'enregistrement du Service national.

* * *

Le kaiser fêtera, le 27 courant, son 58e anniversaire de naissance.

* * *

Le grand philosophe russe Vladimir Soloviev a dit, avec grande raison: "L'idée d'une nation n'est pas ce qu'elle pense d'elle-même dans le temps, mais ce que Dieu pense sur elle dans l'éternité.

Le Parlement fédéral en session

Le parlement fédéral s'est ouvert le 18 janvier avec le cérémonial accoutumé, mais avec moins d'apparat. M. Rhodes, ancien vice-président, remplace au fauteuil présidentiel M. Albert Sévigny.

Le gouverneur général a donné lecture du discours du trône dont les principaux points se résument en quelques lignes. Le gouvernement fait allusion à la mesure de recensement du Service national, destinée à assurer une meilleure organisation des ressources du Canada. Il formule l'espoir que la paix une fois rétablie, le pays continuera à se développer dans les intérêts de l'Empire et dans les meilleurs intérêts de la liberté et de la civilisation. Le gouvernement rappelle que le Canada a accepté l'invitation d'assister aux réunions d'un conseil de guerre impérial qui a été adressée aux premiers ministres coloniaux et annonce qu'il va présenter à cette session une mesure pour prolonger encore la durée du parlement.

Le débat sur l'adresse n'a offert aucun intérêt particulier. Wilfrid Laurier a proposé lui-même l'ajournement de la Chambre afin de permettre au premier ministre d'assister à la conférence impériale.

La réponse au discours du trône a été présentée par Gordon Wilson député de Wentworth, Ont., et J. A. Descaries, député de Jacques Cartier.

Ceux qui émigrent aux Etats-Unis

Un journal de Détroit écrivait ces jours-ci :

"Nous accueillons avec plaisir les 17,631 Canadiens pour la plupart jeunes gens virils, indépendants, instruits, agressifs et combatifs, imbus des principes du christianisme et de l'estime de soi démocratique qui nous sont venus à Détroit de l'Ontario et des provinces canadiennes de l'Ouest, pendant 1916".

Voilà qui indique assez clairement qu'il existe un fort courant d'immigration des provinces anglaises du Canada vers les Etats-Unis, et comme ces immigrants sont pour la plupart des jeunes gens, il est permis d'en conclure que les menaces de conscription y sont bien pour quelque chose. Il y a là de quoi faire réfléchir—s'ils étaient capables de réflexion—ceux qui sont toujours prêts à clamer que le Québec seul ne fait pas son devoir.

Les Fermiers unis d'Aberta

Un millier de cultivateurs ont assisté à la convention annuelle des Fermiers Unis d'Alberta, à Edmonton. Le lieutenant-gouverneur de la province, en leur souhaitant la bienvenue, leur a dit qu'ils devaient se préparer en vue des nouvelles taxes qui, après la guerre, seront trois ou quatre fois plus fortes qu'avant. Le président de la société les a mis en garde contre certaines fausses représentations qui pourraient leur être faites au nom du patriotisme. A aucune autre époque, a-t-il dit, les cultivateurs n'ont eu plus besoin d'ouvrir l'œil et de se libérer des préjugés.

Le sénateur T. O. Davis est mort

Le sénateur T. O. Davis est mort mardi matin à l'hôpital Victoria.

Il y a quelques semaines, M. Davis s'était heurté la tête contre une poutre dans le soubassement de sa résidence à Prince-Albert. A la suite de cet accident, il se trouva assez sérieusement indisposé. Les médecins diagnostiquèrent la formation d'un caillot de sang sur le cerveau. Une opération fut pratiquée et le patient en parut aussitôt soulagé. On le croyait hors de danger quand une rechute, survenue lundi, a provoqué un dénouement rapide.

L'honorable Thomas Osborne Davis, qui était membre du Sénat depuis 13 ans, était né à Sherrington, P.Q. en 1856. Il était d'origine irlandaise et avait reçu son éducation de son propre père, Samuel Davis, ancien professeur au Trinity Collège de Dublin.

Venu tout jeune dans l'Ouest, M. Davis s'établit à Prince-Albert en 1879. Il y fut successivement échevin, maire, président de la Chambre de Commerce, président de la Commission scolaire. En 1896, il fut élu député de Prince-Albert à la chambre des Communes fédérales, à la place de Wilfrid Laurier qui avait opté pour Québec-Est. En 1904, il était nommé au Sénat.

Le défunt laisse une veuve, cinq garçons et trois filles. Les funérailles ont lieu aujourd'hui.

Le sénateur T. O. Davis était un orateur vigoureux qui allait droit au but. Très au courant de tous les problèmes de l'Ouest, il était vivement intéressé au developpement de cette partie du pays. Ajoutons qu'il avait une bonne connaissance de notre langue et qu'il se montra toujours sympathique à la cause des Canadiens-français.

Les prêts aux cultivateurs

On prépare actuellement à Régina un projet de loi, qui sera présenté à la session ouvrant cette semaine, créant le Bureau hypothécaire des fermiers de la Saskatchewan (Saskatchewan Farm Mortgage Board). C'est par l'intermédiaire de ce bureau que se feront les prêts aux cultivateurs. Des obligations seront émises pour lever les fonds nécessaires et le crédit de la province garantira leur remboursement.

L'argent ainsi recueilli sera prêté aux agriculteurs sérieux seulement pour un terme de 30 ans, les remboursements devant être faits par amortissement et au choix de l'emprunteur, n'importe quand avant maturité.

On espère par ce système procurer à tout fermier les moyens d'emprunter pour ses besoins légitimes au taux le plus modéré et dans les conditions les plus avantageuses pour lui.

Les Sulpiciens et l'éducation

Une importante délégation a demandé à la commission des écoles catholiques de Montréal, la construction immédiate de deux écoles dans Saint-Jacques. La délégation était conduite par M. l'abbé Henri Gauthier, curé de Saint-Jacques.

Au cours de l'échange de vues qui s'en suivit, M. l'abbé Gauthier a déclaré que les messieurs de Saint Sulpice donnent chaque année $90,000 pour des œuvres éducationnelles.

Les Sulpiciens méritent vraiment le titre de bienfaiteurs de l'éducation dans la province de Québec.

En français

C'est avec joie qu'un brave père de famille se dit: "Bon! j'ai enfin rempli toutes les conditions que la loi exige de moi. Mes labeurs et mes sacrifices trouveront bientôt leur récompense. Dans quelques semaines, j'aurai obtenu la "patente de mon Homestead" et je serai alors propriétaire d'une belle et bonne terre qui, grâce à mon travail, me permettra d'élever convenablement mes nombreux enfants".

C'est donc d'un pas alerte que le brave homme se rend au bureau de l'agent des Terres pour y faire les déclarations requises. Il a bien le droit de se sentir heureux; mais s'il est Franco-Canadien, peut-il s'empêcher de faire une pénible constatation? Ces déclarations très longues, très minutieuses et très importantes qu'on lui demande de signer, a-t-il remarqué qu'elles sont rédigées en anglais et en anglais seulement? Est-il possible que la hâte qu'il a de se voir, une bonne fois, propriétaire absolu de sa ferme, l'empêche de remarquer qu'en le forçant à signer ces déclarations rédigées en anglais, on fait un accroc à la constitution? A-t-il donc, au milieu de sa joie, oublié que dans le domaine fédéral, le français est officiel? Il n'ignore pourtant pas que l'agent des Terres relève du gouvernement d'Ottawa et qu'à son bureau, le français et l'anglais, de par la loi, doivent se trouver sur un pied de parfaite égalité? Pourquoi, alors, ne proteste-il pas? pourquoi ne demande-t-il pas des formules françaises?

On dira peut-être: Ce n'est ni le cultivateur, ni l'agent qui doivent être blâmés. La faute repose sur le ministère de l'Intérieur. C'est lui qui devrait fournir à ses représentants toutes les formules françaises voulues, et cela, sans qu'on soit obligé de les lui demander.

Fort bien! Il le devrait... mais il ne le fait pas et sans rien dire de trop on peut ajouter que de lui-même il ne le fera pas. Et parce qu'à Ottawa on oublie un des principes élémentaires de notre constitution, allons-nous, Franco-Canadiens, laisser traiter notre langue comme si elle n'avait pas plus de droits, en ce pays que l'allemand, le russe ou le polonais?

Mais si Ottawa oublie son devoir, s'ensuit-il que nous devions méconnaître nos obligations? Les autorités fédérales oublient ou feignent d'oublier le status légal du français: sachons nous en souvenir pour nous-mêmes et pour elles. On omet de nous donner du français là ou nous avons le droit d'en avoir, réclamons et protestons. Il faudra bien qu'on nous écoute. Nous avons la loi de notre côté. Voyons à ce qu'elle soit respectée. Refusons de signer ces déclarations rédigées en anglais et ayons le courage de dire pourquoi. Il s'agit de faire preuve d'énergie et de mettre de côté le respect humain. Notre belle langue ne vaut-elle pas cela ?

Henri de TILLY.

Lettres au "Patriote"

Autour de la Convention des commissaires d'écoles

Régina le 13 janvier 1917

Monsieur le Rédacteur,

Le tardif rapport de la Convention des Commissaires d'école de la Saskatchewan, tenue les 1er et 2 mars 1916 est maintenant publié et un exemplaire en sera bientôt envoyé à chacun des 4.000 districts d'école de la Province. Il est à espérer que chaque commissaire de langue française en prendra connaissance.

Nous trouvons dans ce rapport des ouvrages très intéressants et très instructifs mais qu'il ne m'appartient pas de commenter. Le but de ma lettre est d'attirer l'attention sur le contenu des pages 37, 39 et 40 qui a trait à l'incident qui s'est produit au cours de la seconde journée de la Convention, alors que le vote fut pris sur la motion suivante *"que dans toutes les écoles de la Province, rien autre chose que la langue anglaise ne soit enseigné durant les heures de classe, dans les grades de 1 à 5 inclusivement"*.

Dans le compte rendu du rapport faisant allusion à cet incident, nous voyons que 141 délégués "pratiquement tous de naissance européenne" ont fortement combattu la motion qui malgré tous leurs efforts a quand même passé, qu'ils se sont retirés de la salle, qu'ils en sont revenus avec une pétition signée de 141 noms demandant que la discussion et le vote soient repris sur cette motion et que le Président n'a pas cru devoir acquiescer à leur demande mais a déclaré la motion définitivement passée par un vote de 206 à 145, ceci aux applaudissements et aux cris de la section opposée à la pétition.

N'est-ce pas pénible et honteux pour nous de constater qu'à cette Convention, nous, gens de langue française, qui aurions dû être représentés par une délégation d'au moins une centaine de membres, nous avions tout au plus quatre délégués? N'est-il pas pénible pour nous de constater que nous n'avons pas assez d'énergie et d'initiative pour défendre nos droits attaqués et que c'est l'élément étranger qui doit nous faire cette charité?...

Puisque notre langue est la seule qui puisse légalement être enseignée dans nos écoles, ne sait-on pas que c'est celle-là que vise spécialement les résolutions qui ne manquent jamais d'être mises sur le tapis à chacune des multiples conventions qui sont tenues dans cette province tous les ans ? Nous le savons bien tous, et nous sommes satisfaits apparemment de laisser de braves étrangers batailler pour nous. Ici et là, l'on entend bien quelques hauts cris, mais notre action semble se borner là. Pourtant ces conventions inspirent des législations dangereuses pour nous et qui sûrement deviendront la réalité. Nous avons le devoir et la facilité d'assister à ces conventions mais nous nous dérobons lâchement.

Quand donc les nôtres se réveilleront-ils à leurs devoirs et secoueront-ils cette indifférence et cette apathie? Faut-il attendre que nous soyons dans la même position que nos provinces sœurs où les orangistes et autres ont réussi à merveille dans leurs desseins. A quoi donc servent les bonnes résolutions que nous prenons aux Congrès, si nous sommes par la suite assez négligeants pour ne pas pouvoir faire tout au moins comme les Allemands, les Polonais, les Ruthènes, qui eux se rendent aux conventions et y font valoir leurs opinions. Il y a pourtant quelques bonnes têtes parmi notre élément, à preuve l'assemblée de North-Battleford il y a à peine une couple de mois. N'est-il pas possible de répéter la même chose, même plus en grand, dans de nombreuses circonstances. Si, à la Convention de l'an dernier, nous avions été représentés par une centaine de délégués, comme c'eût été notre devoir, la motion en question aurait été défaite par une grosse majorité et nous pouvons nous imaginer de quel effet favorable c'eût été pour nous.

J'ai entendu un commissaire d'école de village déclarer qu'il ne voyait pas quelle utilité il y avait pour lui à assister à une de ces conventions, attendu qu'il ne connaissait pas assez bien l'anglais pour prendre part à la discussion. Quelle stupédité! Cet homme n'a jamais vu une convention. S'il ne pouvait pas parler, il pouvait tout au moins donner son vote et soutenir ceux qui parlent. Ma foi, on serait en droit de conclure que quelques-uns de nos commissaires ont grandement plus besoin d'éducation que les enfants fréquentant l'école qu'ils sont chargés de surveiller.

Monsieur le Rédacteur, une autre convention des commissaires va avoir lieu bientôt. La date n'est pas définitivement fixée; mais je ne crois pas trop m'avancer en disant que ce sera probablement les 27 et 28 février prochain. Nous n'avons que six semaines devant nous pour nous préparer. Tenons-nous prêts. Nous y porterons-nous en masse, ou répéterons-nous la même impardonnable faute de l'an dernier ? Dieu veuille que non. Mais il n'y a pas un instant à perdre.

J. A. LAPORTE.
Régina.

POUR ENSEIGNER DANS LA SASKATCHEWAN

Voici le texte du règlement du département de l'Instruction publique de la Saskatchewan qui indique à quelles conditions les diplômes d'instituteurs obtenus dans la province de Québec sont valables dans la Saskatchewan:

1.—Des Certificats Intérimaires de Seconde Classe seront accordés aux détenteurs de Diplômes Académiques obtenus conformément aux dispositions de la section 160 des Règlements du Comité Catholique du Conseil d'Instruction publique de la province de Québec.

NOTE: La Section 160 se lit comme suit:

Tout ancien élève-maître d'une école normale pourvu d'un diplôme modèle, ayant quitté l'école normale avant d'obtenir le diplôme académique pour entrer dans l'enseignement, peut obtenir un diplôme académique après au moins deux ans d'enseignement, sans être obligé de suivre les cours, en subissant avec succès un examen sur les matières du diplôme académique.

2.—Les aspirants devront d'abord prouver à la satisfaction du Département de l'Instruction publique de la Saskatchewan qu'ils ont droit à ce certificat en subissant certains examens ou épreuves. Ces examens ou épreuves seront sous la direction du Professeur J. A. Dale, Département de l'Education, Université McGill, Montréal. Les demandes devront être adressées au Professeur Dale et accompagnées de la somme de $2.00.

3.—Les Certificats ainsi obtenus seront maintenus en force à la condition que les rapports reçus par le Département de l'Instruction publique de la Saskatchewan, de ses inspecteurs d'écoles, soient satisfaisants. Dans le cas contraire, les instituteurs devront suivre un cours à l'Ecole Normale Provinciale, et la durée de ce cours sera déterminé par le ministre.

4.—Les diplômes obtenus avant l'année 1906 ne sont pas reconnus par le Département.

CHRONIQUE DE REGINA

Et tout cela se passait à Régina en l'an mil-neuf-cent-dix-sept; George V pieusement règnant, l'Honorable R. L. Borden conduisant le pays selon les uns vers la gloire, selon les autres vers la ruine, selon tous vers une dette énorme que nos fils et petits-fils surchargés de notre gloire se feront sans doute un plaisir de payer, l'Honorable Wm. Martin dirigeant les coursiers du char provincial avec une habileté qui fait sourire ses amis de plaisir et ses ennemis de pitié, tant il est vrai que le point de vue fait tout pour le jugement des hommes et des choses; Sa Grandeur Mgr Mathieu administrant avec douceur et amour les choses spirituelles avec l'aide de M. l'abbé G. E. Grandbois qui remplit admirablement les fonctions d'administrateur pendant l'absence de Mgr Mathieu dans la bonne vieille ville de Québec.

Dans notre ville aux allures si militaires, il nous fallait un maire et M. le major Docteur Cowan tenait les cordons de la bourse municipale. Or donc tel était en l'an de grâce mil-neuf-cent-dix-sept la liste des honorables chefs de notre société. Nous trouvâmes que dans cette cour si brillante il nous manquait un chroniqueur, et à cette charge si intéressante nous nous sommes nommés, sans consulter; car, enfin, il nous fallait ne pas casser notre plume avant de commencer.—Et voilà:

La capitale de la Province réussit tout de même malgré son petit nombre de Canadiens, à attirer bon nombre de compatriotes de l'extérieur. Tout à l'heure, nous rencontrâmes M. Marcotte, de Ponteix. Devrions-nous ajouter qu'une grande convention d'un certain parti politique, qui prétend être nommé par le ciel pour guider les destinées de la province, se réunissait ici cette semaine? Mais, vraiment, nous ne savons où donner de la tête. Une autre convention semblable d'un autre parti politique disait absolument de même en se choisissant un candidat pour le comté de Lumsden aujourd'hui.

Après la politique, les journalistes, —ça va toujours de paire. Un spécial, du C. N. R.,—vingt heures en retard, car l'administrateur du *Patriote* était a bord—nous arrive cette semaine. Heureusement il arriva, et le temps à Regina se radoucit. M. Daoust, soyez le bienvenu et restez tant que vous pourrez nous garder le beau temps. On nous dit qu'une affaire très importante l'appelait à Winnipeg. Etait-ce pour y rencontrer Mgr Sinnot, Sir Sam ou l'Honorable Bob?... M. Daoust n'a pas voulu nous donner d'entrevue...

Du sud, M. Marcotte, du nord, M. Daoust, du lointain Seattle, nous arrive Mlle Longtin. Espérons que quelqu'un pourra la conserver parmi nous, car quand on est aimée de tous il n'est pas défendu d'être aussi aimée d'un.

Du coin nord-ouest, M. l'abbé Erny est venu faire un séjour à l'évêché.

Les uns arrivent, les autres partent. Dès que notre ami M. Poirier vit apparaître le train qui portait notre très aimable visiteuse de Seattle, il craignit pour sa liberté et alla se perdre dans New-York.

... l'abbé Charest va occuper le poste de vicaire à Moose Jaw. Nos meilleurs vœux l'accompagnent.

A l'hôpital, Mme Paquin, sœur de notre estimé M. Laporte est sérieusement malade.

Nous n'essaierons pas de décrire les mouvements de notre M. Benoit. Tantôt, il est à Milestone, tantôt à Lebret, tantôt à Qu'Appelle; et parfois, on parvient à le trouver à son bureau: et tout cela, dans une semaine.

Lisez-vous les journaux? Nous ne parlons pas de notre estimé *Patriote*, car ce serait insulter un Canadien que de lui poser cette question; mais lisez-vous le *Leader*, le *Post*? Si oui, quelle belle correspondance dans le *Leader!!!* Nous n'entrerons pas dans la controverse; mais que personne ne soit trompé par le nom de Rondeau. C'est un canayen, peut-être; mais l'histoire canadienne catholique écrite par Champlain, Mgr de Laval, de Salaberry et tant d'autres ne doit pas l'intéresser: il est actuellement ministre protestant à Woodrow et nous félicitons E. N. de Willow Bunch du plat qu'il lui a servi.

Enfin, comme dans le bon vieux temps, nous nous amusâmes, et jeudi soir, une soixantaine de Canadiens se réunissaient au Club Catholique pour quelques heures. Madame Ludger Roy chanta, M. Jones joua, M. Laporte présida, et on s'amusa ferme. Quant aux prix, Melle DeForge gagna et son heureux compagnon fut M. Gagné.

M. le Rédacteur, nous allons nous séparer pour une semaine: mais la chronique de Régina ne manquera que quand vous nous aurez remplacé vous-même dans la ville reine.

J. A. ROY.

GRAVELBOURG, Sask.

—Une tempête de deux jours, après une vraie journée de printemps, est venue s'abattre sur le district. Comme il ne neigeait pas très fort, les chemins de fer, après une journée d'effort ont pu pénétrer dans Gravelbourg.

—Le charbon pour le moment n'est pas rare. Le mémorable hiver de 1916 nous a rendus prévoyants.

—Beaucoup nous ont quittés pour les fêtes, s'en allant voir des parents ou des amis dans l'est ou aux Etats-Unis.

—M. D. Bellehumeur se bâtit un salon de coiffure sur la rue principale.

—M. et Mme Nadeau de Moose Jaw étaient en visite chez M. Bessette.

—M. Dufresne, vétérinaire, nous vient de Willow Bunch pour s'établir parmi nous.

—M. l'abbé Riou, excellent prédicateur, restera avec nous pour quelque temps.

—Le conseil de ville, de concert avec la municipalité rurale construira un hôtel de ville durant la belle saison.

—M. J. Billion est allé à Willow Bunch assister au mariage de son garçon.

Les Alsaciens et le français

Le français a remplacé le dialecte alsacien et la langue allemande dans cette partie de l'Alsace revenue à la France comme résultat des succès militaires français. Aussitôt que les soldats bleus eurent occupé les villages et les villes, les enseignes en allemand à la porte des boutiques furent remplacées par des enseignes en langue française. Toutes les affiches et tous les avis publics ont été changés. Les menus de restaurants sont rédigés en français et non plus en allemand. Le prix des marchandises dans les magasins et dans les boutiques est maintenant indiqué en francs et centimes à la place des marks et des pfennings.

La plupart des officiers municipaux sous le régime allemand étaient d'origine prussienne et ils se sont enfuis avec les troupes allemandes. Les autres habitants mâles—la plupart très jeunes ou très vieux—les autres ayant été déportés en Allemagne ou ayant pu fuir en France,—n'avaient pas l'expérience nécessaire pour s'occuper de la chose publique. Il fut nécessaire de nommer des administrateurs français et ceux qu'on a choisis étaient des officiers blessés ou devenus malades au cours de la campagne. Dans une localité ce fut un militaire qui fut nommé à la mairie. Ce maire était capitaine et avait perdu une jambe pendant une bataille. Il resta en fonctions pendant deux ans et s'acquitta si bien de sa tâche que ses administrés déclarent qu'ils n'ont jamais eu un si bon maire.

L'une des premières choses que l'on a entreprises ça été de rétablir le système d'éducation qui avait été interrompu par la guerre. Des classes ont été ouvertes pour les enfants des deux sexes et elles ont été confiées à des religieuses qui se dévouent à l'éducation. La plus grande difficulté a été de faire la classe à des enfants qui ne comprennent que leur dialecte. Ils ont montré tant de zèle cependant à apprendre le français qu'en moins de quelques semaines, les maîtresses pouvaient commencer leurs leçons.

Lorsque le prince Arthur de Connaught visita récemment ces classes il fut surpris du changement opéré en si peu de temps.

Les autorités françaises et le peuple d'Alsace lui-même attribuent cette spontanéité des Alsaciens à apprendre la langue française au plaisir que leur cause leur réannexion à la France. Bien que les Alsaciens soient encore dans la zone de guerre et qu'ils entendent continuellement le grondement du canon, toutes les personnes du territoire conquis parlent maintenant le français. Il en est de même pour les ouvriers et les ouvrières au travail. Dans les hôtels, les cafés, les magasins on ne parle plus que français. Dans les églises, les sermons sont prononcés en français.

Une visite à la bibliothèque publique d'Edmonton

Arrivé depuis peu dans la capitale de l'Alberta et sachant la langue anglaise juste assez pour ne pas crever de faim, je cheminais, l'autre jour, sur la rue, commençant vraiment à me sentir perdu.

Soudain, en face de moi, je vois briller en grosses lettres: "Public Library" ce qui, en bon français, veut dire, je crois: "Bibliothèque publique". Par curiosité plutôt, j'entre.

Et, dès le premier pas, ce qui me saute aux yeux est l'affiche "Section française" avec, plus bas: "Romans".

"Bon, pensai-je, s'il n'y a rien de mieux il y a toujours des romans, ici".

Au comptoir, où je prends des renseignements, une jeune Anglaise doit réprimer une forte envie de rire à entendre mon baragouinage soi-disant anglais. A côté de cette dernière se tient une grande brune qui, je le remarque, jette souvent les yeux de mon côté, et, à un moment donné, constatant sans doute que j'avais fait plus que mon devoir, me dit: "Vous êtes Canadien-français? En ce cas je vais remplacer ma compagne laquelle, je pense, ne demande pas mieux. Ce sont des livres français que vous désirez emprunter? Suivez-moi, je vais vous montrer ce que nous avons."

"Voici la littérature légère. Aimez-vous le roman? Non? Eh! bien! comme pénitence, en votre qualité de nouvel arrivé au pays, je vais tout de même vous montrer tout ce que nous avons en fait de romans. Voici presque toutes les œuvres de Bazin. Barrès, Bourget, Laure Conan, Hector Bernier, Coulevain, Tardivel, Alphonse et Léon Daudet, etc".

"Ça ne vous intéresse pas, avouez-le? Eh, bien! vous êtes un peu difficile! Pourtant il ne sera pas dit que j'aurai perdu mon temps! Tournez-vous de ce côté-ci s'il vous plaît. Voyons, qu'est-ce que vous aimez?—De la philosophie? Voici quelque chose de très bien, publié il y a quelques mois: "Quand les Français ne s'aimaient pas" par Maurras.

"De l'économie politique? Lisez "Notre avenir", par Cambon. Ou encore: "Histoire politique de l'Europe", par Lavisse, "Histoire politique de la révolution française". Qu'est-ce que vous dites de ces récentes publications: "L'avant-guerre", et "Hors du joug allemand", par Daudet?

"Préférez-vous fouiller dans la vie de nos grands hommes: "Montcalm, Papineau, Lafontaine, Cartier, Louis Veuillot, Lamennais, Mgrs Dupanloup et Grandin, Laurier?"

"Mais si vous avez certaines capacités physiques... je vous recommanderai "L'histoire générale" de Lavisse et Rambaud, en 13 volumes. Laissez-moi vous dire en passant, qu'en fait d'histoire, notre section française a à peu près ce qu'il y a de mieux".

Et mon cicerone parlait tellement, tellement, promenant ses yeux et ses doigts d'un livre à l'autre, d'un rayon à l'autre, que je n'avais vraiment pas le temps de placer un mot. Mais si ma bouche restait close, mes yeux commençaient à s'ouvrir d'étonnement.

"Avez-vous des dispositions pour planer... quelquefois? me dit avec malice Melle X... Voici justement toute une ribambelle d'œuvres de poètes parmi lesquelles je vous prie de remarquer: Chapman, Fréchette, Longfellow, etc.

Etes-vous chaud patriote, comme doit l'être tout bon canayen? Voici de quoi apaiser votre faim: "Histoires du Canad et de l'Ouest" par David, Garneau, Casgrain, Dugas, Parkman, le Rév. P. Morice. Mais, s'il vous plaît, ne pas oublier "L'histoire de notre littérature canadienne française". Comme matière peut-être seconde, je vous prierai de jeter un simple coup d'œil sur notre département de référence: "Histoire de la langue et de la littérature française, 8 vols. par Petit de Julleville; Dictionnaire de Littré; Dictionnaire généalogique de Mgr Tanguay. Et notez ces volumes reliés: La Revue Canadienne, Le Correspondant, L'Illustration, La Revue des Deux Mondes, comprenant les années 1914, 1915, 1916.

"Non, ne parlez pas encore, je n'ai pas fini. Pour vous prouver que les Canadiens-français de l'Ouest ne sont pas aussi sauvages qu'on pourrait le croire, je vous ai gardé le dessert pour la fin!

"Voici, en passant, quelques-uns des derniers ouvrages publiés sur la guerre actuelle: "Les conditions de la victoire", par Maurras. "Les conditions de la guerre moderne", par Bonnal. "Les commentaires de Polybe, guerre 1914-1916", 7 volumes. "Guerre européenne", par Ferrero, "La France se sauve elle-même", par Maurras, "France et Allemagne", par Ferrier. "J'accuse", par un Allemand. "Les grandes heures", par Lavedan, "La hyène enragée", par Loti. "L'âme française et la guerre" (4 vols.) par Barrès. "L'Angleterre et la guerre", par Chevrillon. "La France devant l'Allemagne", par Clémenceau". "Le plan pangermaniste démasqué", par Chéradame. "L'âme de la guerre", par Gibbs. "La bataille de Verdun", par Dugard, etc., etc.

—"Mademoiselle, je vous avouerai franchement que je suis très étonné et même presque abasourdi du choix, non seulement des plus judicieux mais encore magnifique des nombreux ouvrages français qui ornent la bibliothèque publique d'une ville anglaise. Serais-je indiscret en demandant si ce splendide choix est dû à vos connaissances?

—"Moi? Ah! bien non! Je ne suis ni assez fine, ni assez savante pour ça, je vous assure. Seulement vous ignorez peut-être que dans la Commission de la Bibliothèque Publique se trouve un des nôtres, jeune avocat éminent. Soit dit en passant, c'est grâce à sa protection et à son influence que j'occupe ma position actuelle, et je veux que vous sachiez également que je ne suis pas la seule Canadienne à qui il a procuré du pain sous forme d'une bonne position. Lorsque j'entrai ici, à la bibliothèque, notre compatriote venait d'être élu membre de la Commission. Il y avait alors dans nos rayons environ 150 volumes français, et, en trois ans, nous voici arrivés au joli chiffre de 1,000. Et cela au prix de quelles difficultés? Personne ne le sait. Mais notre ami est Canadien-français et un peu *"Breton têtu"*, et quand il a dit "j'arriverai à telle fin", il y arrive toujours.

"Voici notre catalogue français, tout à fait distinct du catalogue anglais, avec lequel il était mêlé il y a trois ans. Là aussi notre compatriote y a mis la main pour, ce qui peut s'appeler démêler les cartes!

"Maintenant, comme j'ai cru m'apercevoir que la section anglaise ne vous intéresserait guère, je vous accompagnerai au second étage".

N'étant pas encore parfaitement revenu de ma surprise je suivis Mlle X... sans trop de résistance.

Au second étage se trouvent les bureaux du bibliothécaire, le département des enfants, un fumoir et une vaste salle de lecture. Mon guide me mit sous les yeux "L'Echo de Paris" "Le Temps" "La Patrie", "La Presse", "Le Soleil", "Le Devoir", "La guerre 1914-1916", par Hanotaux, ainsi que les derniers numéros des revues françaises et canadiennes.

"Maintenant, me dit Melle X..., il faut que je me sauve (business before pleasure!) mais rappelez-vous toujours qu'ici vous êtes tout à fait chez vous. Et je ne voudrais pas qu'aucun de mes frères se trouvât seul et dépaysé dans la capitale de l'Alberta quand, dans notre bibliothèque publique, il y a un coin où l'on est vraiment "chez nous".

. . . .

C'est vrai. Maintenant je ne me sens plus seul dans le coin ensoleillé de "notre" bibliothèque où, chaque jour, je passe des heures. Mais je voudrais faire savoir, non seulement à tous mes frères des bords du St Laurent, mais aussi à ceux des provinces du Centre et de l'Ouest, quelle œuvre pratique en même temps qu'admirable s'accomplit, ici, dans le silence, pour la conservation du "doux parler" sur les lèvres canadiennes.

JEAN COYOTTE.

Edmonton, 18 janvier 1917.

ECHOS D'EDMONTON

Les autorités diocésaines ont finalement accédé à la prière de nos frères irlandais en divisant la paroisse St Joachim. Le Rév. P. Lemarchand, ayant pour vicaire le R. P. Hétu, est resté à la tête des fidèles de langue française, tandis que nos amis irlandais ont à leur tête le R. P. Reynolds, assisté par le R. P. Murphy, vicaire.

On nous apprend que l'Organisation du Parler Français se propose de demander au gouvernement la création d'un département bilingue à l'Ecole Normale, vu le manque d'instituteurs pouvant enseigner dans les deux langues en notre province.

La prochaine session provinciale s'ouvrira au commencement de février. On assure qu'une forte délégation de cultivateurs des comtés de Beaver River et St. Paul doit venir demander au gouvernement si, cette fois-ci, il va tenir sa parole de construire le chemin de fer promis et *repromis* depuis si longtemps. Comme on le sait, à chaque session on a la précaution de *graisser* le patriotisme des électeurs en faisant construire *un mille* de cette fameuse voie ferrée! Mais comme tout vient à point à qui sait attendre, la génération qui pousse à Beaver River espère, tout de même pouvoir promener *ses vieux jours* sur ces rails tant désirés!

Environ une centaine des principaux citoyens canadiens-français d'Edmonton s'étaient donné rendez-vous, dimanche soir dernier, au château McDonald, en l'honneur du distingué visiteur le Lieutenant-Colonel Mignault,

Mais pour satisfaire au vieux dicton "ventre affamé n'a pas d'oreilles", nos amis firent d'abord grandement honneur au menu qu'on leur servit, ce qui leur permit d'être tout oreille ensuite aux paroles vibrantes de patriotisme qu'on leur fit entendre.

Comme on le sait, le colonel Mignault est en France, directeur d'un hôpital dont le personnel est entièrement canadien-français: médecins, infirmières et serviteurs.

Au commencement de la guerre, le colonel Mignault, alors médecin de Montréal, mit non seulement tout son dévouement mais aussi sa bourse, soit un montant de $50,000, au recrutement du 22ème bataillon canadien français.

En récompense de ses services le gouvernement canadien lui accorda un contrôle absolu dans l'administration de tous les hôpitaux soutenus par le Canada en France.

Le colonel Mignault, laissant là-bas ses grands blessés, ses petits soldats, ses frères, revint au Canada avec la ferme conviction d'entraîner, par sa parole vibrante et sa forte espérance en l'avenir, un plus grand nombre des nôtres vers le sol brûlant où la destinée de tant de peuples se joue en ce moment.

Pour faciliter sa tâche ardue notre compatriote fait non seulement appel aux sentiments qui ont déjà fait se dresser tant de millions de bras et de poitrines et qui en feront tant se lever encore, mais il a aussi établi des comités de recrutement à Québec, Montréal et autres grandes villes du Canada et c'était pour l'entendre nous dire ces choses avec cette voix dans les accents de laquelle flotte parfois comme un écho lointain de bataille, comme un murmure des prières de nos petits soldats, ou encore comme un frémissement du drapeau secoué violemment par la tempête c'était, dis-je, pour l'entendre nous dire ces choses, que nous nous sommes rendus en grand nombre à l'Ecole Séparée, dimanche après-midi et au Château McDonald, dimanche soir.

Après le discours du colonel, il y eut de justes et patriotiques remarques faites par l'honorable Wilfrid Gariépy, et le capitaine Boileau, puis quelques chansons appropriées par le capitaine Savard et M. C. Royal, accompagnées au piano par M. Dantes Belleau.

Parmi les hôtes présents au banquet du McDonald on remarquait: les honorables P. E. Lessard, Wilfrid Gariépy, Lucien Boudreau, les capitaines Boileau, Turgeon, Savard, MM. J. H. Picard, Joseph Beauchamp, Alexandre Lefort, L. A. Giroux, J. A. McNeil, Arthur Robitaille, L. A. Prévost, Itzweire, C. N. Bélanger, et autres dont le nom nous échappe.

Le colonel Mignault est accompagné, dans sa tournée de l'Ouest, par Mme Migneault et le capitaine Beaulieu, avocat.

Comme résultat de la visite du colonel en notre ville il est probable que le 233ème bataillon canadien-français partira bientôt pour l'Est et, de là, ne tardera guère à traverser l'océan.

QU'APPELLE, Sask.

—Le 10 courant, avait lieu dans notre jolie église de l'Immaculée-Conception, le premier mariage de 1917, Mlle Gratia Legrand épousait M. Pierre MacDonald, de Régina, agent d'assurance de la Métropolitaine. M. le curé Fehrenbach officiait. A la fin de la cérémonie il a adressé aux nouveaux époux quelques paroles d'encouragement, d'espérance et de bons souhaits pour l'avenir. L'orgue était touché par notre organiste de talent Mlle Handle. Mlle Audet chanta un Ave Maria de "Millard" et Madame Kritzwizer chanta "Toi céleste intelligence".

Après la cérémonie, l'oncle de la mariée, M. le Dr J. P. Beauchamp offrait le vin. Puis les invités se rendirent chez M. et Mme Delphis Legrand, parents de la mariée pour le dîner qui fut servi à la bonne manière ancienne canadienne-française.

M. et Mme Donald demeureront à Régina.

—Mlle Audet du Lac Pelletier est en visite pour quelques semaines chez ses sœurs, Mme Kritzwizer et Mlle Audet.

—Le caporal Leo. F. Beauchamp, de la 77ème Batterie de Régina, a passé quelques jours chez son père M. J. P. Beauchamp.

—M. et Mme L. J. Longpré, de Régina, étaient en visite à Qu'Appelle durant la semaine dernière.

—Mlle Alice Beauchamp est retournée à l'Académie Ste Marie de Winnipg. après les vacances de Noël et du Nouvel An.

—Lundi le 15, M. Albert W. Beauchamp nous laissait pour Winnipeg, s'étant enrôlé dans le bataillon des Forestiers pour Outre-Mer, comme chauffeur. Nous lui souhaitons bon voyage et heureux retour, c'est le deuxième garçon que notre plus vieux citoyen de Qu'Appelle offre pour la défense de la Patrie.

—Le 16 courant, avait lieu notre réunion régulière pour notre église et comme toujours, nos paroissiens s'y rendirent en bon nombre. Cette soirée fut réellement bien réussie et une de nos meilleures. La générosité ne manque jamais à Qu'Appelle. On ne vient pas seulement pour faire acte de présence; mais à chaque soirée, quelques-uns des nôtres offrent des prix, et nous devons dire à notre honneur que nous n'avons jamais été obligés d'acheter ces prix pour faire un succès de nos soirées. Presqu'à chaque soirée, nous avons des visiteurs d'autres croyances qui se montrent toujours enchantés.

A 8.30 hrs la partie de euchre commençait.

Les gagnants furent 1er prix, Mme Handle, 2ème prix, Mme Legrand

1er M. A. Monette, père, 2ème M. Michel E. Longpré.

La rafle d'un service à découper et d'une jatte à biscuits fut gagné par, 1er M. Ben Henley, 2ème M. Antoine Brosseau.

Le réveillon fut servi par Mmes Pierre D. Isabelle et Handle qui surent plaire à tous.

Vint ensuite un petit drame en anglais, "The Ghost of the Crooked Lane".

M. l'abbé Fehrenbach chanta "Perfect Day" et M. J. P. Beauchamp enleva avec entrain "Brigadier".

LAFLECHE, Sask.

—M. Arthur Brunelle a été élu marguillier, en remplacement de M. H. Régimbal, sortant de charge.

—M. Amédée Piché et M. René Roy ont été élus commissaires de l'école séparée catholique.

—Les classes de l'école séparée se font dans le couvent depuis quelque temps. Il y a une centaines d'élèves.

—Seize maisons nouvelles ont été construites au village, en 1916.

—Pendant la même année, il nous est arrivé plusieurs Canadiens qui ont acheté des terres, loué ou bâti, au village. Ce sont: MM. G. Vaillancourt, J. Paquette, Dr Belcourt, R. Hébert, J. Labine, E. Matte, A. Piché, O. Rivière, A. Rivard, E. Lefebvre, M. Lefebvre, N. Lussier, Dr S. Foucrault, F. Bourget, F. Bertrand, Campeau, L. Lazure, Plamondon, F. Baril, L. Mercier, etc. Tous sont bien satisfaits. Il y encore plusieurs terres à vendre à bon marché.

—La récolte a payé à peu près autant que l'an dernier. Nombreux sont nos fermiers canadiens qui ont vendu pour 5 mille dollars de grain et qui ont eu 30 et 40 minots de l'acre.

—Un bon nombre de nos compatriotes sont allés passer les fêtes "en Bas". Parmi eux, signalons M. Joseph Couture, à St-Raymond de Portneuf, et M. Frank Lizée, à Ste-Anne de la Pérade. C'est une bonne occasion, pour ceux qui désirent des renseignements sur l'ouest, d'aller leur en demander. Ils sont assurés d'une réponse satisfaisante.

La guerre au jour le jour

MERCREDI 17 JANVIER

Attaques allemandes repoussées.—A la suite d'un bombardement, les troupes allemandes ont attaqué dans la soirée d'hier les positions françaises, à l'est de Clery et au sud de Biaches, dans la Somme. Les Poilus les ont repoussés, annonce le bulletin officiel de cet après-midi.

Ils ont aussi repoussé une attaque secondaire, aux Eparges, au sud-est de Verdun, après un corps à corps. Des patrouilles françaises ont pénétré à plusieurs endroits dans les lignes allemandes sur les Hauts-de-Meuse, dans la région de Verdun et dans la forêt d'Apremont.

Succès à Vic-sur-Aisne.—Dans la région de la Somme, au nord-est de Verdun et en Lorraine, on signale une action d'artillerie plutôt vive. Un succès complet a couronné une attaque par surprise dirigée par les Français contre des tranchées ennemies, à l'est de Vic-sur-Aisne.

La Suisse mobilise.—Comme mesure de précaution, le conseil fédéral de Suisse vient de décréter la mobilisation, à partir du 24 janvier, de la deuxième division de l'armée et des contingents des quatrième et cinquième divisions.

La Suisse craint toujours la violation possible de son territoire. L'Italie a fortifié ses forts de défense le long de la frontière suisse. Le président Sychulthess a déclaré, récemment, que jamais le peuple suisse ne permettrait à une armée étrangère de passer sur son territoire.

Cependant les gouvernements français et allemand ont assuré la Suisse qu'ils respecteront sa neutralité.

Un corsaire allemand coule 22 navires.—Un vaisseau allemand que l'on croit être le "Vineta" a coulé, dans l'Atlantique méridional, 22 navires anglais, français et hollandais. On signale de nombreuses pertes de vie.

Les rôles sont intervertis en Roumanie.—Les alliés teutons, pour la première fois depuis la mi-novembre, n'avancent plus en Roumanie et leur offensive, pour le moment du moins, semble être arrêtée. Ce sont les Russes et les Roumains qui avancent maintenant.

Le ministère de la guerre de Petrograd annonce la reprise du village de Vadeni, en Roumanie, à six milles à l'ouest de la ville de Galatz, sur le Danube.

JEUDI 18 JANVIER

Les Russes et les Roumains reprennent le dessus.—Les Russes ont arrêté des tentatives d'attaque de l'ennemi contre les hauteurs situées au sud de la rivière Oituz. Les Roumains ont repoussé une attaque des Allemands, au sud de Monestar-Kachnul, le long du Krasino.

Au sud-ouest de Parlea, les Roumains ont encerclé une hauteur occupée par l'adversaire, et ont fait un grand nombre de prisonniers, prenant aussi quatre mitrailleuses.

Dans la région du village de Sanovitchi, au sud de Smorgon, sur le front oriental, les Moscovites ont opéré avec succès des coups de main et fait sauter des mines.

Dans les Carpathes, l'ennemi a pris l'offensive, contre une des hauteurs, à six milles au sud de la montagne de Pneva, mais les Russes l'ont repoussée.

Sur la Meuse.—Nuit calme sur toute la longueur du front. Hier soir, à la suite d'un violent bombardement de 3 heures, l'ennemi a dirigé, en opérant des reconnaissances une série d'attaques, dans le bois des Chevaliers, sur les Hauts-de-Meuse, (région de Verdun) Les Français l'ont repoussé par le tir de leur artillerie et de leurs mitrailleuses, en lui infligeant des pertes.

Nos Canadiens à l'oeuvre.—Hier matin, les troupes canadiennes ont effectué avec succès une incursion au nord-est de Calonne. Elles ont pénétré dans les positions allemandes sur un front de 700 verges et sur une profondeur de 300 verges, jusqu'à la deuxième ligne.

Les Canadiens ont complètement détruit les abris des Teutons et leur ont infligé de grandes pertes, faisant 100 prisonniers, prenant 2 mitrailleuses et un mortier de tranchée. Leurs pertes sont légères.

Le bilan du raid.—Suivant les derniers rapports, le nombre des navires des pays de l'Entente coulés par le corsaire allemand dans l'Altlantique méridionale, s'élève à 15. On disait d'abord que 7 navires avaient été coulés et 8 autres capturés, mais dans une communication adressée au ministre de la Marine, le maître du port de Pernambuoc déclare qu'il a appris que les 15 vaisseaux ont été envoyés au fond de l'eau. On ignore le sort des équipages qui comprenaient 441 hommes. On a débarqué 27 survivants à Pernambouc.

VENDREDI 19 JANVIER

Duels d'artillerie—Les Tommies ont bombardé hier les positions de l'adversaire à l'est du bois Grenier et dans le voisinage de Ploegsteert. L'artillerie allemande s'est montrée active au sud de Sailly-Saillisel et à l'est de Bethune.

Sur le front français, on relève des duels d'artillerie d'un caractère plutôt sérieux dans les Vosges, en Lorraine et dans la région de Soissons.

Front Italien.—Sur le Carso, les avions et les batteries de l'ennemi ont manifesté plus d'activité, contre les positions de première ligne. L'artillerie italienne a vigoureusement riposté et atteint deux machines, dont l'une est tombée perpendiculairement dans les environs de Brestcovizzt: l'autre culbutant plusieurs fois, s'est abattue près de Castrapravizza.

En Albanie, un corps de cavaliers italiens a occupé Salesi et Arra, au nord-est de Grenii, dans la région du chemin de Jaskavik-Ikorica.

En Grèce—Les représentants des pays de l'Entente à Athènes sont complètement satisfaits de la façon dont le gouvernement hellénique obtempère aux demandes des Alliés, dit une dépêche. On a commencé à libérer les vénizélistes détenus, et un grand nombre d'entre eux sont déjà rentrés dans leurs foyers. De plus, l'évacuation de la Thessalie par les soldats grecs, conformément aux exigences des Alliés s'opère rapidement.

On dit que si le gouvernement hellénique maintient une attitude aussi satisfaisante, il est certain que les relations normales se rétabliront sous peu entre la Grèce et les puissances de l'Entente.

On parle encore de la Suisse.—Les journaux suisses annoncent que des troupes allemandes sont massées près de Bâle.

L'état-major général suisse est convaincu que les Allemands s'apprêtent à envahir la Suisse, afin d'aller repousser l'invasion de l'Alsace par les armées françaises. "

Les espions boches—On dit que les Allemands ont l'intention de placer un espion sur chaque navire anglais ou français. Cet espion serait chargé d'empêcher l'appareil radiotélégraphique de fonctionner à l'approche des sous-marins. Sur les navires de passagers, il sera un passager, et sur les navires de transport, il fera partie de l'équipage.

"C'est ce qui explique, dit le *Herald*, le silence du *Georgic*, de la ligne White Star, et du *Voltaire*, de la ligne Lamport et Holt. Aucune autre théorie ne peut expliquer le fait que ces navires bien équipés n'ont pas donné de signaux. La plupart de ces espions prétendent être ultra antiprussiens jusqu'au moment de l'arrivée du sous-marin.

SAMEDI 20 JANVIER

Accalmie.—Les bulletins d'aujourd'hui ne mentionnent aucun événement militaire important. Il y a eu seulement quelques engagements en Moldavie et en Galicie.

A la chasse des corsaires.—De nombreux croiseurs et navires armés alliés parcourent l'Atlantique du Sud, à la recherche des corsaires allemands. Cette nouvelle campagne marine des Teutons peut amener des complications internationales.

Catastrophe du temps de guerre.—Une terrible explosion dans une fabrique de munitions près de Londres a détruit tout l'établissement et de nombreuses maisons avoisinantes. Une quarantaine de personnes ont été tuées et une centaine sérieusement blessées.

LUNDI 22 JANVIER

Deux attaques contre Verdun.—Les Allemands ont lancé hier soir deux attaques contre le front de Verdun. Le feu de l'artillerie et des mitrailleuses des Français les ont repoussées. L'artillerie est restée active pendant la nuit dans le secteur de la côte du Poivre.

En Lorraine et en Alsace, il y a eu quelques rencontres de patrouilles.

Rien à signaler sur le front roumain.

MARDI 23 JANVIER

Dans les airs.—La canonnade a été plutôt violente hier soir entre l'Oise et l'Aisne. Le reste du front en France a été tranquille.

Un pilote français a abattu un aéroplane allemand qui est tombé dans les lignes françaises près de la ferme Navarin. Dans la région de Montmédy, une autre machine allemande, sous le feu de la mitrailleuse de l'un de nos aéroplanes, s'est écrasée sur le sol dans les lignes ennemies près d'Amel.

La paix dont nous avons besoin

Sous ce titre, M. Fernand Engerand, député du Calvados, écrit dans "l'Echo de Paris":

"La paix qui mettra fin à cette guerre sans précédent sera le plus grand événement de l'histoire et le traité qui la ratifiera devra être un chef-d'œuvre.

"Il est nécessaire que la paix de l'Europe soit assurée pendant au moins un demi-siècle. C'est une question de vie ou de mort. Cette guerre a déjà détruit trois ou quatre fois plus de vies humaines que toutes les guerres de 1792 à 1815. L'Europe sortira de là très affaiblie, et il lui faudra une longue période pour se remettre. Une autre saignée pareille serait sa ruine.

"Une longue, très longue paix est donc nécessaire, et ce doit être le but principal du traité. Le problème à résoudre n'est rien moins que la reconstruction de l'Europe, car pour avoir une bonne paix, il faut avoir une bonne Europe, c'est-à-dire une Europe bien équilibrée. Cette dernière ne peut être obtenue qu'en assurant une sorte d'égalité parmi les grandes puissances et en imposant des idées de modérations à la nation qui s'est développée indûment et aspire à la domination universelle, sans toutefois la détruire complètement sous prétexte de la soumettre.

"Pour rédiger ce traité, qui sera le plus grand dans l'histoire entière, il faudra un homme de génie, car il aura à accomplir une tâche formidable que pendant quatre siècles on a tenté en vain d'accomplir, c'est-à-dire l'adoption dans la famille européenne des empires centraux. Avons-nous cet homme parmi nos diplomates?

"Pour établir l'équilibre nécessaire, les considérations politiques ne seront pas décisives comme en 1815. Les questions économiques auront une importance égale, sinon supérieure. Nos diplomates se sont-ils préparés à envisager les deux côtés de la question, ou sera-t-il nécessaire de faire appel aux princes du commerce et de l'industrie pour résoudre le problème? Quelques-uns de ces derniers ont déjà exprimé leurs vues sur le sujet de la paix, et c'est heureux, puisque cela nous a montré la voie dans laquelle ils nous entraîneraient.

"En France, les intérêts privés ont pendant trop longtemps dominé les intérêts publics. Après la guerre nous connaîtrons à quels extrêmes ce régime politique a conduit le pays. Une fois pour toutes en France, les intérêts privés doivent être subordonnés aux intérêts publics. Il ne sera pas possible aux gouvernements de prendre des décisions sur la paix, sans le consentement du peuple, qui demandera à savoir et devra être renseigné.

"En France le gouvernement était effrayé d'un mot en quatre lettres: "paix". Le mot a été prononcé et nous avons vu l'effet produit. Maintenant il nous est permis de discuter ce sujet, et c'est parfait car, aussi bien au front qu'à l'arrière, on pouvait craindre que ceux à qui incombera le devoir de faire la paix, ne soient pris par surprise et n'acceptent une paix maquillée.

"Pendant toute cette guerre rien de ce qui était attendu n'est arrivé. Qui sait si la paix ne viendra pas plus vite que nous le pensons? Tâchons de ne pas être surpris par elle, comme nous l'avons été par la guerre".

"Patriotisme et Catholicisme"

L'article qui suit a été publié en tête de l'édition de janvier du *Croisé*, organe officiel du Comité permanent de la Langue française et du Ralliement catholique et français en Amérique. Nos bien vifs remerciements à M. Amédée Denault pour la flatteuse mention qui y est faite de notre journal.

L'organisation, ou la réorganisation, de la presse catholique indépendante, de défense religieuse et sociale, sous les auspices et même avec le concours de l'Eglise ou de ses mandataires autorisés, semble en passe de devenir une pratique courante. C'est une tactique à laquelle il n'est pas besoin de chercher de lointaines justifications. Elle s'impose, de par les circonstances de la vie moderne, comme l'un des plus efficaces moyens d'action de l'apostolat catholique. De la seule perspective de la voir se généraliser et s'affirmer, il faut bénir le Ciel. Ici, mieux que sur d'autres terrains des batailles de l'humanité, en travail de conquête des biens éternels, commande la sagesse de l'axiome antique: *Si vis pacem para bellum.*

Deux événements, du caractère le plus consolant, ont coïncidé, en ces dernières semaines, pour démontrer la sagesse et l'opportunité de cette tactique. Dans notre propre pays, en Sasatchewan, on a vu le vénérable évêque de Prince-Albert, S. G. Mgr Pascal, O.M.I., accepter lui-même la présidence active de la "Bonne Presse", compagnie d'imprimerie qui publie l'intrépide *Patriote de l'Ouest,* et dont Mgr Pascal était, depuis longtemps, le patron avoué et dévoué. On sait que cette compagnie fut fondée, il y a six ans, par S. G. Mgr Charlebois, O.M.I., évêque de Le Pas, Man., et en ce temps-là, supérieur de l'école industrielle du Lac-au-Canard (*Duck Lake*), Sask.

Nous offrons nos compliments et nos vœux au digne confrère ainsi honoré et encouragé de la protection de deux évêques. Nous pourrions même dire de trois: puisque S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina, Sask., témoigne également au seul organe français et catholique de sa vaste province les plus paternels égards.

Dans le même temps que cette bonne fortune souriait au vaillant *Patriote de l'Ouest,* une autre grande nouvelle, de même nature, arrivait de Rome. Avec l'assentiment du Saint-Père, le Vatican s'est porté acquéreur de la vieille société catholique de presse italienne: *Societa Editrice Romana.*

Cette puissante organisation de presse publie et dirige de nombreux journaux, dans les villes et provinces de l'Italie, et en particulier les trois grands quotidiens bien connus: *Corriere d'Italia,* à Rome, *Italia,* à Milan, et *Avvenire d'Italia,* à Florence. Ces divers organes, tout comme l'*Osservatore romano* était jusqu'ici seul à le faire, en Italie, prendront dorénavant leur inspiration aux sources pures des directions vaticanes.

On leur a donné à tous, comme mot d'ordre, cette fière et noble consigne: *Patriotisme et Catholicisme!* Il nous fait d'autant plus plaisir de le signaler que c'est là précisément celle que s'est choisie *Le Croisé.*

Scène émouvante

Un train, venant d'Allemagne, entrait récemment en gare de Genève, rempli de rapatriés qui allaient repartir dans quelques instants pour la France. Sur les visages de ces pauvres gens, marqués par les souffrances endurées depuis plus de deux années, rayonnait enfin la joie de retrouver la patrie. Mais une femme descendit soutenant le corps défait d'une jeune fille; celle-ci allait expirer à quelques mètres de la frontière. Très affaiblie par les privations, elle ne vivait plus que dans cette idée de revoir enfin la France. C'est là qu'elle voulait mourir; et la vie lui échappait au moment de toucher au but. Ses mains, crispées sur la poitrine, s'efforçaient de retenir le dernier souffle...

Le devoir électoral des femmes

S. G. Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, a récemment donné à Saint-Boniface, sous les auspices de l'Union canadienne, une conférence sur le devoir électoral. Abordant la question du vote des femmes, Sa Grandeur s'est exprimée en ces termes:

"Je ne veux pas étudier cette question à son mérite ce soir, Pourtant nous devons arriver à une conclusion pratique. C'est présentement très important, puisque notre très galant gouvernement provincial a ouvert toutes les portes à ces dames.

"Le gouvernement a-t-il posé là un acte sage? C'est une grosse question à résoudre. C'est sûrement du nouveau; mais nous ne sommes pas de ceux qui croient que tout ce qui est nouveau est nécessairement progrès. On nous a donné tant de nouveau rétrograde qu'il faut examiner le nouveau de près avant de le déclarer progrès. Est-ce un progrès? Quelques-uns et surtout quelques-unes disent oui; d'autres plus nombreux disent non, et croient que la famille d'abord souffrira de cette innovation, puis toute la société; car la famille étant la base nécessaire de la société, tout ce qui va à l'encontre du bien de la famille doit avoir son contre-coup néfaste sur la société.

"Quelle est mon opinion en cette matière? Vous aimeriez peut-être à le savoir; puisque vous avez eu l'amabilité de venir m'entendre, permettez-moi de ne pas brûler mes vaisseaux aujourd'hui. Comme disait quelqu'un d'un autre sujet, s'il y a des autorités en faveur, il y a de très fortes raisons contre. Mais venons-en au pratique en attendant que la Sainte-Eglise se prononce, car elle n'a pas encore jugé la question, et je crois bien qu'elle ne se pressera pas de le faire.

"Nous sommes en face d'un fait accompli. Pour le moment, toutes nos raisons, si bonnes ou si mauvaises soient-elles, ne changeront rien, c'est la loi. Les femmes peuvent voter si elles le veulent, et même être députés si elles croient l'emploi désirable, et si ces messieurs veulent leur céder la place, en attendant qu'elles la prennent bon gré mal gré. Jusqu'à direction contraire, nous croyons que les femmes du Manitoba qui remplissent les conditions voulues pour voter doivent faire mettre leur nom sur les listes électorales pour être en mesure de voter au moment voulu: autrement cette loi nous mettra dans une position d'infériorité qui peut tourner au détriment de nos plus chers intérêts. Lorsque la maison brûle on pousse dehors les meubles les plus précieux, même au risque de les égratigner quelque peu; c'est ce que nous faisons en ce moment.

"Nos femmes chrétiennes auront assez de sens pour ne pas abuser d'une mesure qui peut facilement tourner contre leur dignité et les empêcher de remplir les devoirs pour lesquels le bon Dieu les a créées. Elles ne perdront pas de vue que leur royauté est bien plus au foyer que dans les assemblées législatives ou au barreau. Elles se souviendront que les assemblées politiques ne sont guère la sphère d'action qui leur convient, mais elles sauront se servir de leur vote, puisque le Gouvernement le leur concède pour remettre dans notre législation un peu plus de souci de l'idéal chrétien qui disparaît de plus en plus sous la poussée d'un socialisme qui fait de l'athéisme son arme favorite, pour détruire peu à peu ce qui nous est cher, et ce qui est en même temps la meilleure garantie de l'ordre social bien entendu."

Les ruines réparées

Il en est d'irrémédiables; la perte de milliers de vies humaines et la destruction de chefs-d'œuvre de l'art ne peuvent être compensées par les indemnités pécuniaires les plus lourdes. D'ailleurs, les forbans, émules de Bonnot et de sa bande tragique, qui ont conduit l'aventure où sombrera leur fortune, n'omettent pas de dépenser largement toutes leurs ressources et celles des autres, pour qu'il leur reste moins à perdre. On pourvoiera pourtant aux restitutions nécessaires et le vaincu paiera. Il le sait bien et est plus pressé de traiter et de conclure que ses créanciers.

Ce que sera la paix, c'est le secret de l'avenir. Mais sur ce qu'elle doit être, l'accord se fait chaque jour davantage entre Alliés.

Plusieurs opuscules ont paru qui ébauchent la question des réparations exigibles et des reconstructions auxquelles se prêtera l'effort commun.

M. Maurice des Ombiaux, dans deux études à méditer: *France et Belgique* et les *Revendications territoriales de la Belgique,* démontre, l'histoire en main, ce qu'il conviendra de faire de la "nation de proie" qui s'était promis de dépecer, à sa convenance, les richesses du voisin. Il y a maintes leçons à tirer de l'exposé méthodique des faits passés et des citations suggestives où s'étale l'avidité pangermaniste crûment exposée dans le fameux traité de Bruxelles qui devait clore la guerre telle que la voyait à l'avance l'écrivain qui signa du pseudonyme de Tannenberg le livre la *Grande Allemagne,* exposé des rêves de la *Ligue Militaire* de là-bas. Après la *Wehrverein*, nombre de groupes d'Outre-Rhin ont exposé les buts de guerre, et c'est précisément parce que la Belgique a servi et sert encore de champ d'expérience à la brutalité teutonne qu'il convient d'ouvrir par elle l'ère des revendications.

Mais il sera d'autres réformes à envisager, plus intimes, plus profondes et plus personnelles. Les penseurs qui les préparent et y travaillent, tels M. Henri Joly dans un essai sur la *Paix Religieuse* et l'anonyme qui a écrit *La Représentation nationale au lendemain de la paix, méditations d'un combattant,* font œuvre véritablement utile et réconfortante.

Il importe de regarder en face les problèmes du lendemain. Loin que ces prévisions puissent nuire à l'énergie de l'effort présent, elles animent à l'action, elles détournent des découragements funestes et elles manifestent le ressort moral d'un peuple qui veut vivre et qui veut vaincre, pour parachever son œuvre de civilisation et continuer de servir la cause du droit et de l'humanité contre les régressions de la barbarie savamment oppressive.

Eugène GRISELLE,
Secrétaire du C.C.P.F.

Ceux qui sont pour la France aux Etats-Unis

Quels sont ceux qui sont pour la France ?...

C'est la première question qu'un Français se pose quand, aujourd'hui, il va à l'étranger; c'est la première surtout qu'il se pose quand il arrive aux Etats-Unis. Ici, c'est un autre continent, c'est un autre monde, où toutes les races se coudoient, où toutes les langues se mêlent, où toutes les civilisations se heurtent, où toutes les idées fermentent. Ici, il y a vingt millions d'Allemands qui ont importé leur Kultur, leurs méthodes de domination, leurs procédés d'envahissement; il y a des millions d'Irlandais, des millions d'Italiens, des millions d'Israélites, des millions de nègres. Ici, c'est la Babel monstreuse où toutes les patries sont représentées et où toutes les religions sont mandatées.

Quels sont ceux, qui, ici, sont pour la France ?...

* * *

Sont pour la France toutes les grandes universités. Elles le sont même violemment. Elles ne le sont pas en pensée ou en paroles, mais en action. Jetez un coup d'œil sur la liste des ambulances américaines sur le front français, vous y verrez figurer les noms d'Harvard, de Yale, de Princeton. Faites mieux: regardez les jeunes gens conduisant ces merveilleuses petites autos qui vont jusque sous le feu ennemi ramasser nos blessés; ce sont des étudiants de Philadelphie, de Boston, du collège de Middlesex, de Southboro, de Concordia. Regardez aussi les quatre-vingts aviateurs qui combattent pour nous, avec nous, au-dessus de nous, tous, hier encore, des gradués, des bacheliers des académies américaines.

Sont pour la France les historiens, les poètes, les littérateurs. Il a suffi qu'ils se penchent sur notre civilisation pour qu'ils s'en éprennent et qu'ils se refusent à la mettre en balance avec aucune autre.

Sont pour la France les grandes puissances industrielles, commerciales, financières des Etats-Unis: les Vanderbilt, les Morgan, les Stillmann, les Schwab, les Vanderlip.

—Je crois m'y connaître en matière financière et industrielle, déclarait publiquement l'autre jour un des trois directeurs de la maison Morgan, M. Davison. Eh bien, je n'ai pas assez de paroles d'admiration et de respect pour rendre hommage à l'effort industriel et financier que vient d'accomplir la France. Inclinons-nous très bas devant elle.

Est pour la France la richesse américaine, au sens élevé et noble du mot "richesse." Elle est pour la France parce que la France est le premier pays d'épargne du monde et que ce que l'on a attaqué c'était cette épargne. Ce sur quoi s'est ruée la bande de malfaiteurs accourus des forêts de Teutonie, c'est sur les coffres-forts français, sur les caves françaises, sur les machineries françaises, sur les châteaux français, sur les trésors d'art français.

Est pour la France toute la presse de New-York, sauf deux journaux, parce que tout ce qui tient ici une plume libre ne peut pas ne pas la mettre au service de la liberté, parce que tout ce qui écrit est pour la beauté, et qu'il n'y a de l'autre côté que hideur.

Sont pour la France les femmes, parce que les femmes de France ont étonné le monde par leur modestie grave, leur héroïsme tranquille, leur dévouement merveilleux.

* * *

Additionnez tout cela, et vous aurez d'abord l'immense majorité du pays américain, soit au bas mot soixante-dix millions d'habitants; mais vous aurez aussi l'élite intellectuelle, l'élite sociale, l'élite industrielle de la République. Supprimez tout cela, et il restera les vingt millions d'Allemands que Roosevelt fouaille tous les jours "parce qu'ils n'ont de loyauté que pour le pays qu'ils ont renié", plus une dizaine de millions de mercenaires ou d'oblitérés.

—La bataille de la Marne, s'écriait M. Robert Bacon au banquet du City Hall, le jour de l'anniversaire de La Fayette, restera une date mémorable dans notre histoire à nous, Américains, parce qu'elle restera une date mémorable dans l'histoire de la civilisation... Nos cœurs vont à la France parce que la France lutte pour l'humanité et pour un idéal qui est notre idéal à nous, Américains. Ce que Rochambeau disait en 1781 à Washington, nous le redirons aujourd'hui à l'ambassadeur de la République française, pour qu'il le répète à ses concitoyens: *Entre vous, entre nous, à la vie, à la mort!*

Le chien de Nivelle

Le général Nivelle était alors un tout jeune sous-lieutenant, en garnison dans une toute petite ville du Midi. Il possédait un admirable chien, un pointer de race très pure et de famille parfaitement noble. Le sous-lieutenant Nivelle tenait infiniment à son chien.

Or, un jour, nous raconte le "Figaro", le chien se perdit.

Désespéré, le jeune officier se rendit au journal de l'endroit, délicieuse mais invraisemblable petite feuille de chou, qui inséra immédiatement l'annonce ordinaire, "suivie de la promesse d'une récompense extraordinaire de 200 francs".

Le lendemain, le sous-lieutenant, qui avait bien mal dormi cette nuit-là, se présente aux bureaux du journal. Il est reçu par un mélancolique garçon de bureau.

—Le directeur ?

—Sorti, monsieur.

—Le rédacteur en chef?

—Sorti.

—Un rédacteur ?...

—Sorti, monsieur, tous sortis.

—Mais que diable, s'étonne le lieutenant Nivelle, devenu curieux où sont-ils donc tous allés?

—Tiens, parbleu, explique le garçon, où j'aurais bien voulu aller aussi... à la recherche du chien...

Telle est la petite histoire que, depuis quelques jours, se passent joyeusement les héros de Verdun.

FEUILLETON DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

Le Meunier Tagrena

(Légende Bretonne)

Par "Un SAUVAGE"

XIV.—LE VŒU DE MAITRESSE JEHANNE

Maîtresse Jehanne, revenue de son long évanouissement, ne se rendit pas compte tout d'abord, de ce qui était arrivé. Mais bien vite les douleurs qu'elle ressentait dans tout son corps brisé, le sang qui coulait de son visage, sa main gauche sur laquelle le brutal avait marché après sa chûte, et qui était toute meurtrie et déchirée par les gros souliers ferrés, tout cela lui eut vite rappelé la scène qui venait de se passer. Et alors, elle pleura de honte, de douleur et de rage. Elle repassa dans sa mémoire tous les torts de Tagrena, depuis les premiers temps de leur mariage, jusqu'à la scène du matin, où le brutal, après l'avoir grossièrement insultée, l'avait battue! Les résolutions les plus folles et les plus extravagantes lui vinrent à l'esprit; et pas une fois les pensées de pardon et de résignation chrétienne qui, jusque là, avaient été sa force et son soutien, ne vinrent traverser la nuit sombre de son désespoir; le souvenir de ses enfants ne lui vint même pas plus que si elle n'en avait jamais eu.

Et cependant, dans l'appartement qui servait de cuisine, immédiatement au-dessous de la chambre où elle se lamentait, ses six plus jeunes enfants étaient rassemblés, tous tremblants et tous craintifs, comme ils faisaient tous les jours depuis le commencement de cette désolante sécheresse, les deux aînés, emportant leur maigre dîner, étaient allés de bon matin conduire leur troupeau de vaches étiques sur la lande de Beau-Soleil, d'où ils ne devaient rentrer qu'à la brunante. Ils n'avaient donc point été témoins de la scène disgracieuse qui venait de se passer entre Maître Tagrena et sa femme. Mais les six plus jeunes avaient tout entendu: les reproches de leur mère, les blasphèmes de leur père, les coups dont Tagrena accablait sa pauvre femme, et la chûte de celle-ci sur le plancher; ils avaient vu la sortie de leur père en fureur, suivie d'un lugubre silence, plus angoissant que la dispute elle-même; puis ils entendaient les plaintes et les gémissements de leur mère, après qu'elle eut repris connaissance.

Au milieu de ce désarroi de la famille, les pauvres petits comprirent que ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de se faire oublier. Transis de crainte et d'effroi, ils se blottirent donc tous tremblants autour de leur sœur aînée; et, ne comprenant rien à ce qui se passait, ils attendirent ce qui devait suivre, et qu'ils supposaient devoir être plus terrible encore.

Cependant, l'heure de midi passa; et comme personne ne parlait de dîner, les plus jeunes commencèrent à se plaindre de la faim. Mais, leur sœur, sans chercher à leur expliquer des choses qu'elle ne comprenait pas elle-même, trouva, avec son instinct de petite femme de neuf ans, le moyen de les faire taire, en leur disant simplement que papa étant bien fâché et maman, ayant bien du chagrin, ils n'avaient, eux, autre chose à faire qu'à se tenir bien tranquilles et à prendre patience. Seul le bébé de quelques mois, insensible à toute autre considération qu'aux tiraillements de son estomac, commença à pleurer désespérément, et tous les efforts de sa sœur pour le calmer demeurèrent infructueux.

Cependant maîtresse Jehanne toute à sa douleur et à son désespoir ne semblait point entendre les cris déchirants de son enfant. Pendant longtemps elle se laissa aller au flot tumultueux de ses pensées désespérées, sans pouvoir arriver à aucune décision. La seule idée fixe qui surnageait au-dessus de son violent désespoir, c'est qu'elle devait quitter la maison de Tagrena, pour n'y plus jamais rentrer. Cela seul lui semblait parfaitement clair; et elle ne voyait pas qu'on pût faire la moindre objection à une résolution aussi juste, après ce qui venait de se passer.

Cette idée, d'abord vague et confuse, finit par se préciser; et elle résolut de retourner à la ferme de son père à la Ville-Jéhan. Mais si son père, n'allait pas vouloir la recevoir? Eh bien! alors, tant mieux, elle en finirait avec cette vie de misère, et irait se noyer, Oh! maîtresse Jéhanne! que sont devenues votre piété et votre résignation chrétienne? Hélas! tout cela était si loin, que pas la plus petite étincelle de foi ne vint jeter la moindre clarté au milieu des ténèbres épaisses dont son âme était enveloppée. Il est vrai que, par ce temps d'extrême sécheresse, il lui aurait été difficile de trouver dans les environs une flaque d'eau assez profonde pour pouvoir s'y noyer. Mais l'idée de cette impossibilité ne lui vint pas plus à l'esprit que le souvenir de ses sentiments religieux. Aussi, sa résolution une fois bien arrêtée, elle lava son visage ensanglanté, banda grossièrement sa main déchirée, et sans plus s'occuper d'autre chose, descendit pour s'éloigner de cette maison, sans espoir de retour.

Mais, pour sortir, il lui fallut traverser l'appartement où ses enfants se tenaient blottis. Leur vue la frappa de stupeur. Car, pendant sa longue crise de désespoir, pas une seule fois leur souvenir ne s'était présenté à son esprit. Elle ne revint point subitement aux pensées de foi et de résignation chrétienne dont elle était si éloignée dans le moment: au contraire, la vue de ses enfants produisit en elle un choc très douloureux, qui augmenta son désespoir, au lieu de le calmer. Comme dans une illumination subite, elle comprit qu'elle n'avait le droit ni de se donner la mort, ni de s'éloigner de cette maison, qui était la sienne, au même titre qu'elle était celle de Tagrena. Et ce fut pour elle comme la chûte dans l'océan de la désespérance infinie.

Mais la vue et les cris de son dernier né lui rappelaient l'obligation de remplir ses devoirs maternels, quelques pénibles qu'ils fussent dans le moment. S'élançant donc vers sa fille aînée qui tenait dans ses bras son petit frère, elle le lui arracha plutôt qu'elle ne le prit, et, sans prononcer une parole, courut se renfermer avec lui dans la chambre. Là, en allaitant son enfant, elle laissa couler des larmes silencieuses, qui, toutes amères qu'elles fussent encore, n'en déchargèrent pas moins son cœur, en y faisant pénétrer un commencement de résignation.

Aussi, quand le petit, sa faim appaisée, se fut endormi sur son sein, elle le déposa doucement dans son berceau, et sortit pour s'occuper de ses autres enfants. Elle les retrouva, serrés les uns contre les autres, tristes et silencieux, à la place où elle les avait laissés. Et leur douleur muette fut pour elle un cuisant reproche.

—Mes pauvres enfants, dit-elle, vous devez être morts de faim! Et, comme il était trop tard pour faire cuire le dîner, elle leur servit quelques restes de gruaux, de soupes et de patates bouillies, maigres reliefs des repas précédents. Puis, recommandant à sa fille aînée de bien veiller sur ses petits frères et de prendre soin du bébé, s'il se réveillait avant son retour, elle s'en alla prier à la chapelle de Saint-Malo.

En y entrant, maîtresse Jehanne fut loin de recouvrer subitement le calme et la résignation de jadis. Ce fut un flot tumultueux de plaintes amères et de lamentations désespérées qui s'échappa de son pauvre cœur désemparé. Puis, la crise de révolte et de désespoir s'étant un peu calmée, la pauvre femme commença à supplier le ciel de mettre un terme à ses souffrances et à ses douleurs.

Dans le cours de sa prière, il lui arriva d'invoquer les souffrances de l'Homme-Dieu et les douleurs de la Sainte Vierge. Et, malgré elle, pour ainsi dire, elle en vint à comparer ses propres épreuves à ces indicibles souffrances; et son chagrin à ces incommensurables douleurs. La disproportion ridicule qu'elle dût constater entre les termes de la comparaison, fit ressortir le contraste entre le courage, la patience et l'admirable résignation de la divine victime et de sa sainte mère, et ses propres impatiences, ses lâchetés et ses plaintes continuelles.

Alors, elle eut honte d'elle-même: son désespoir de tout à l'heure, et surtout ses idées de suicide lui firent horreur, et de nouveau elle pleura amèrement. Mais ce n'était plus des larmes de colère et de révolte, c'étaient les larmes de componction de la chrétienne s'humiliant devant Dieu de ses faiblesses, et demandant humblement pardon de ses fautes. Au lieu de continuer à se plaindre de la brutalité et de l'impiété de Tagrena, elle commença à se demander si elle avait bien fait tout son possible pour ramener à Dieu l'âme de son mari; et si elle n'avait point trop souvent fourni des aliments à cette brutalité par ses impatiences et ses réponses piquantes. Repassant, entre autres, la disgrâcieuse scène du matin, ses torts lui apparurent dans toute leur évidence, et ce fut pour elle un nouveau sujet de honte et de regrets.

Aussi, cessant d'accuser son mari, elle se prit à l'excuser auprès de Dieu, en se proclamant elle-même responsable de sa persistance dans l'impiété, et de tous les débordements de ses vices. Elle demanda instamment à Dieu, de ne pas permettre que ces propres imperfections fussent plus longtemps un obstacle à la conversion de Tagrena, pour l'obtention de laquelle elle offrit toutes ses peines passées, et toutes ses souffrances futures. Et, elle fit vœu de ne plus jamais se plaindre, et de ne jamais dire une parole piquante à son mari.

Elle le promit, et le plus fort, c'est qu'elle tint parole.

EVANGILE

LE QUATRIEME DIMANCHE APRES L'EPIPHANIE

S. Matthieu, VIII.

EN ce temps-là, Jésus entra dans une barque, accompagne de ses disciples; et tout à coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête, que la barque était couverte par les vagues. Jésus cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent, en lui disant: Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit: Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? En meme temps il se leva et commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Alors ils furent tous saisis d'étonnement, et ils disaient: Quel est celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent?

Prenez le temps comme il vient

S'il est sage de prendre en bonne part ce qui nous vient des hommes, à bien plus forte raison ce qui nous vient de Dieu, qui est notre Père, notre souverain Bienfaiteur.

Or le temps, les événements, les succès et les échecs, les petits bonheurs et l'adversité, tout cela vient de Dieu.

Par les sujets de joie qu'il nous donne il veut nous adoucir l'exil de la terre; par les sujets de tristesse, il veut nous faire gagner le ciel.

Rappelons-nous ces belles paroles de Jésus-Christ: Il ne tombe pas un cheveu de votre tête sans la permission du Père céleste.

Ne murmurons plus, mais disons en tout: Ce que Dieu veut et comme il le veut!

"Berger, le temps s'assombrit, disait à un jeune pâtre un chasseur qui gravissait la montagne; ce ne sera pas gai pour vous tout à l'heure.

—Quel que soit le temps qu'il fasse, répondit le pâtre, il ne peut manquer de me plaire: car il ne fera que le temps qu'il plaira à Dieu, et tout ce qui plaît à Dieu me plaît."

Là-dessus, il se mit à chanter.

Oh! la bonne philosophie! Si tout le monde raisonnait de cette manière, on n'entendrait pas dire à l'arrière-saison "Quel triste temps! Voilà encore l'hiver avec toutes ses misères"!

Ce qui plait à Dieu, peut-il en vérité être triste ou désagréable? Tout ce qu'il envoie n'est-il pas pour notre bien?

Exemple de la protection de la sainte Vierge.

Un soldat nommé Beauséjour avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge, qu'il priait chaque matin. Un jour de grande bataille, il se souvint qu'il n'avait point dit sa prière accoutumée et se mit aussitôt en devoir de la réciter, en commençant par le signe de la croix, malgré les rires et les plaisanteries de ses camarades. Tout à coup les ennemis font une première décharge, et leur artillereie est si meurtrière que la plupart des soldats du rang de Beauséjour tombent raides morts à ses côtés. Le dévot serviteur de Marie ne put s'empêcher de frémir à ce spectacle et de remercier sa Protectrice en considérant ces infortunés privés de la vie du corps et sans doute damnés pour l'éternité. Il ne reçut lui-même aucune blessure, et, pénétré de reconnaissance, il se résolut plus fermement que jamais à avoir envers la sainte Vierge une sincère et constante dévotion.

Ne réveillez pas le chat qui dort

Quel est ce chat que le dicton populaire nous recommande de ne pas réveiller?

On peut l'entendre de diverses manières. Appliquons d'abord ce proverbe aux caractères difficiles avec lesquels peut-être nous sommes journellement en contact. Il faut bien, n'est-ce pas, les supporter et garder la paix à tout prix. Un secret pour y parvenir, c'est de provoquer le moins possible leurs emportements, leurs disputes. Pour nous servir encore du langage proverbial, il est certain que très souvent c'est "l'occasion qui fait le larron", et que contredire les gens querelleurs, répliquer, contester avec eux, c'est "jeter de l'huile sur le feu". Faisons donc tous nos efforts pour les entretenir dans la paix et pour ne pas réveiller leur mauvaise humeur, tant qu'elle sommeille. Si une fois ils s'impatientent et se mettent à gronder, ne les irritons pas par des observations inopportunes, des réponses vives et malhonnêtes. Taisons-nous, restons calmes, et la crise de colère passera, faute d'aliments.

Voici un autre ordre d'idées où le même proverbe se vérifie également très bien. Nous avons chacun des passions, souvent même des passions très violentes. Lorsque nous les avons longtemps combattnes, elles s'assoupissent et ne lèvent plus la tête que de loin en loin. Mais quelle folie ce serait "de réveiller le chat qui dort!..." Car elles ne sont pas du tout mortes, nos passions; elles ne sont qu'endormies. Oh! si nous allions imprudemment les exposer aux tentations qui jadis nous ont été funestes; si nous allions de nouveau respirer l'air du monde, goûter de ses plaisirs, essayer de ses fêtes,... soyons sûrs que nos passions se réveilleraient soudain, plus terribles que jamais, et nous feraient courir les plus grands dangers.

Elles dorment, tant mieux! Remercions le Seigneur et gardons-nous de troubler leur sommeil.

L'union sacrée

"L'effrayante mêlée qui confond dans les rangs de l'armée les âges, les aptitudes, les carrières, les fonctions publiques et privées, écrit le cardinal de Cabrières, produira une union, une unité, plus belles, plus puissantes que jamais, et dans lesquelles s'épanouiront à nouveau les qualités qu'il a plu à Dieu de donner à notre race, relevées encore par des ambitions plus nobles et plus généreuses". Et le cardinal désire que ses prêtres ne craignent pas de "faire entrevoir aux autres Français, dans ce qui se passe en ce moment, l'image de ce que serait la France, si l'union sacrée exigée par la guerre et accepté si loyalement par tous les bons citoyens se perpétuait après la paix".

"L'union sacrée, dit de son côté Mgr Péchenard, évêque de Soissons, s'inspire de la nature elle-même: elle n'est pas autre que celle des enfants d'une même famille. Réjouissons-nous de ce que ce principe fondamental de toute société ait été de nouveau reconnu et acclamé parmi nous".

D'autre part, remarque M. Ernest Lavisse dans son rapport sur les prix de vertu: "N'espérons pas un maintien tranquille de l'union sacrée: il ne faut plus jamais nous nourrir de chimères; c'est une nourriture délabrante. Tous les débats politiques, sociaux, religieux, philosophiques, se rouvriront; mais il est permis d'espérer en la volonté de tous d'atténuer et d'apaiser les discordes, et qu'après avoir ensemble failli périr, nous trouverons la façon de vivre ensemble. Nous ne nous haïrons plus; nous n'avons plus le moyen de nous haïr. Certainement il restera chez nous des fanatiques de diverses sortes, capables de rallumer les vieux incendies s'ils le pouvaient; mais ils ne seront que des survivants, témoins d'un âge antérieur, comme ces êtres d'avant le déluge, que garde le Muséum d'histoire naturelle. Noé, je suppose, n'a pas voulu les prendre dans l'arche à cause de leur laideur.

Un grain de sel

C'est du sel de la sagesse que nous voulons parler. Il en faut partout, et jusque dans la sagesse elle-même. Défiez-vous, en toute circonstance, de ce qui serait entaché d'exagération, même dans les meilleures choses. N'admettez pas inconsidérément ces pratiques, ces manières de penser ou de faire qui dénotent la singularité, la nouveauté, la bizarrerie, le zèle indiscret. Il y a presque toujours de l'illusion là où l'on ne tient pas compte du bon sens universel. Les journaux et les discours de quelques exaltés ont eu plus d'une fois ce malheureux succès de jeter dans une voie fausse des âmes naturellement bien pensantes et bien intentionnées. Faites-vous encore une loi de ne jamais agir, parler ou écrire sous l'empire de la passion: que de regrets vous vous épargnerez en vous astreignant à cette règle! C'est difficile parfois; n'importe; laissez passer l'orage qui s'est formé dans votre cerveau; lorsque vous serez de sang rassis, la sagesse inspirera vos actions et vos démarches: jusque-là vous ne feriez que des sottises. Il est heureux, mille fois heureux celui qui, en jetant les yeux sur son passé, peut se dire: J'ai toujours agi dans le calme de ma raison et avec l'approbation de ma conscience.

L'Ile de Terreneuve est devenue entièrement prohibitionniste. La nouvelle loi prohibant l'importation, la fabrication et la vente de liqueurs alcooliques est entrée en vigueur le 1er janvier.

* * *

D'après les relevés du commissaire municipal de la province, la population actuelle du Manitoba serait de 521,123 habitants et la superficie en culture serait de 6,519,341 acres.

La correction

—Un bon motif de punition—authentiquement donné pendant les dernières manœuvres de division:

"Deux jours de consigne au soldat X... pour avoir mangé sa gamelle avant la soupe."

Le raisonnement du bon nègre

Un planteur des Etats-Unis s'apercevait que les hôtes de sa basse-cour désertaient, sans explication possible, le poulailler. Il se résolut à une surveillance discrète et, un beau jour, trouva le nègre, chargé de l'entretien et de la garde de la basse-cour, en train de dévorer un poulet quil venait de faire rôtir.

—Comment, malheureux, tu me voles! Tu seras puni sévèrement.

—Je n'ai pas mérité de punition, répondit le nègre en se léchant les doigts, car je n'ai pas fait de tort au maître.

—Vraiment... tu trouves que je n'ai pas moins de poulets peut-être.

—Si, vous avez moins de poulets, mais puisque j'en ai mangé un, vous avez un peu plus de nègre...

Le maître rit et pardonna.

Pour les Cultivateurs

Le cas de la femme sur la ferme

La femme de ferme veut non seulement de l'aide dans son travail, mais être aidée à trouver du plaisir et de la diversion en dehors de son travail. Sous ce rapport, ce n'est pas seulement de l'assistance matérielle, tel que bibliothèques, intructeurs et endroits de réunions, qu'il faut avoir, mais une direction qui permettrait de leur faire obtenir ces aides et d'autres encore.

Le surcroît de travail est la plainte commune et générale. La femme de ferme ne peut trouver personne pour lui aider, et les aides que son mari trouve pour lui, c'est elle qui doit en prendre soin. Le manque d'inventions modernes qui épargnent le labeur. de chauffage et d'éclairage convenables, de systèmes hydrauliques et sanitaires, ne fait qu'ajouter au fardeau.

On s'est évertué à améliorer l'agriculture, tandis qu'on a négligé de développer la vie sociale et du foyer. Les cultivateurs éclairés comprennent la valeur du soin scientifique du bétail, mais ils ne s'occupent pas des conditions de leur propre maison; on dispose les granges, les puits et les étables de manière à réduire le labeur au minimum, mais on ne porte aucune attention au travail perdu à l'intérieur. Le fermier investit son capital dans sa ferme; il ne lui vient pas à l'idée de le placer sur sa maison. Il n'y songe pas et c'est tout. Il ne réalise pas que sa maison aussi bien que sa ferme est une affaire dont la gérance peut être progressive ou démodée.

De nos jours, la femme de ferme s'efforce à faire son travail avec le même outillage et avec moins d'aide que sa grand'mère en avait. La vie plus facile ailleurs éloigne d'elle ceux qui auraient pu l'aider. La main-d'œuvre se faisant plus rare et plus coûteuse, le fermier a été assisté par des renseignements au sujet de machines à épargner le labeur et de systèmes d'administration. Sa femme demande à être pareillement assisté.

Bien qu'il soit généralement reconnu que tout ce qui rapporte profit au fermier est aussi à leur avantage pour beaucoup d'entre elles le bénéfice direct n'est guère apparent. La prospérité même et l'augmentation des opérations de ferme non seulement ne lui aident pas mais, c'est plutôt le contraire. D'abondantes moissons exigent plus de moissonneurs, et c'est la femme de ferme qui doit nourrir ceux-ci. Pour beaucoup, c'est le coup de grâce. Déjà surmenées, elles s'objectent contre ce fardeau additionnel qu'on leur impose. Elles voient souvent d'un mauvais œil les efforts tentés pour le développement de la laiterie et du commerce des volailles, car pendant que les hommes sont aux champs tous occupés à leurs labeurs, c'est à la pauvre femme qui en a déjà trop pour ses forces qu'incombe la tâche de prendre soin des volailles et des vaches additionnelles.

Incessamment occupée à son travail de routine, la femme de ferme est tenue enfermée au logis. Elle a peu de relations avec le monde et il lui est difficile de voir au développement et à l'amélioration de ses enfants et d'elle-même. C'est à cet état de choses qu'on peut attribuer en grande partie l'isolement et la solitude dont on se plaint tant.

On a suggéré qu'une meilleure distribution de la main-d'œuvre disponible, combinée à un détournement du courant des immigrantes de la cité vers la campagne, pourrait contribuer à remédier à quelques-unes de ces difficultés de la vie de ferme. On a aussi recommandé l'établissement de buanderies coopératives, de boulangeries, de boucheries et de fabriques de conserves.

Pour leurs enfants, les femmes demandent la préparation à la vie sous ses aspects pratiques. Elles prétendent que, d'après le système actuel, les écoles donnent une éducation qui éloigne les jeunes de leur véritable vocation. Ceux qui aspirent à une éducation supérieure ne peuvent l'obtenir aujourd'hui que dans les villes, où ils ont bientôt perdu tout goût de la vie rurale. Pour obvier à cela, beaucoup demandent l'établissement d'écoles agricoles supérieures—faute d'un meilleur nom—dans les districts ruraux. De telles écoles devraient donner des cours d'agriculture et de science domestique. On fait surtout ressortir l'importance de la science domestique comme l'unique remède à cette tendance chez les filles à mépriser tout travail de ménage, comme une sorte de vile occupation dégradante. Ces dispositions les rendent non seulement incapables au ménage mais opposées à tout service de maison. Avec plus de connaissances, elles auraient plus de satisfaction à remplir leur devoir.

L'agriculture est le point de jonction de nombreuses sciences. Il en est de même de l'économie domestique. Pour l'une et l'autre une éducation scientifique est nécessaire. Si on les considère séparément, on n'obtient qu'un développement d'un seul côté. Il est inutile d'enseigner au garçon de ferme à devenir un meilleur cultivateur, d'appliquer à la culture des principes de commerce et de science sans une éducation correspondante de la fille de ferme dans les principes compris dans l'économie domestique.

Correspondance agricole

Une peinture économique

Monsieur le Rédacteur,

Seriez-vous assez aimable de nous faire connaître dans un numéro de votre journal *Le Patriote* comment se prépare la peinture faite avec du lait de chaux et du talon de bœuf. Pourriez-vous nous en indiquer les proportions pour cinq gallons. C'est une peinture très économique et qui serait d'une grande utilité pour enduire, hangars, étables, piquets de clôture, etc.

Un abonné d'Assiniboia.

—Mettez une demi-livre de colle de pied de bœuf par cinq gallons de lait de chaux et mélangez bien.

Pour peindre à l'intérieur d'un bâtiment, il faut une couche épaisse sur les planches. Sur la brique ou le plâtrage, on l'étend comme la peinture ordinaire.

Si la peinture est destinée à être employée au dehors, il vaut mieux remplacer la colle de pied de bœuf par l'huile de lin crue, à raison d'une pinte par cinq gallons de lait de chaux.

La rouille et la rareté du grain de semence

Afin d'assurer au pays une forte récolte de grain en 1917, les fermes expérimentales fédérales recommandent aux cultivateurs d'apporter une attention toute spéciale au choix de la semence de blé à confier au sol, le printemps prochain.

Il est à craindre que par suite de l'épidémie de rouille qui a sévi dans l'ouest au cours de la dernière saison, il se trouve nombre de cultivateurs ne sachant où s'adresser pour se procurer une semence de qualité supérieure.

Le grain qui a souffert des attaques de la rouille au cours de sa végétation est souvent de pauvre qualité, et, à moins de précautions spéciales, impropre à la semence, non qu'il y ait grand danger de propagation de la maladie à la récolte suivante, mais parce que ce grain est petit, ridé, imparfaitement mûr, et que tel il est reconnu donner de pauvres rendements.

La semence sur laquelle compter le plus sûrement est une semence de première qualité, provenant d'une récolte exempte de rouille, pourvu, naturellement, que normal soit le pouvoir germinatif. Se procurer une telle semence peut ne pas être partout possible dans l'Ouest puisque la gelée et la grêle ont causé des dégâts considérables dans les districts où la rouille fut à peu près inconnue, et que, d'autre part, il reste très peu de grain disponible de la récolte de 1915.

Ainsi, les cultivateurs, au moins ceux de l'Ouest, vont forcément se trouver dans l'obligation de semer du grain provenant de récoltes ayant souffert de la rouille. En pareils cas, la semence devrait être passée au trieur jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les grains les plus pesants. Il est indubitable qu'une semence ainsi épurée donnera une meilleure récolte que l'emploi inconsidéré de grain non trié. L'expérience a prouvé qu'il peut se produire une augmentation de rendement de cinq boisseaux par acre, lorsque le grain le plus gros est utilisé pour la semence.

Aux cultivateurs, donc, de prendre tous les moyens propres à compenser les pertes de la dernière campagne: semailles hâtives, variétés précoces, semis plus denses sont autant de précautions contre la rouille.

Tenons des comptes

Le cultivateur intelligent et avisé ne laisse rien au hasard: il tient à se rendre compte de tout.

La mémoire, même la plus fidèle ne saurait retenir la multitude des détails d'une exploitation; il est donc nécessaire d'avoir différents régistres qui relatent exactement tous les faits intéressants, et particulièrement les transactions, qu'il importe de noter avec une rigoureuse exactitude.

Le fermier aura, outre son carnet de poche: 1o. un livre journal; 2o. un livre de caisse; 3o. un livre d'inventaire.

Livre journal.—Le livre journal est un régistre sur lequel on inscrit toutes les opérations, achats, ventes, échanges, etc., au fur et à mesure qu'elles se produisent.

Livre de caisse.—Le livre de caisse est le livre de l'argent; il est utile à tout le monde; c'est le livre de toutes les positions, de toutes les professions et de tous les métiers. On y inscrit les recettes et les dépenses à mesure qu'elles ont lieu.

Livre d'inventaire.—L'inventaire d'une exploitation doit se faire au moins une fois chaque année, à la fin d'avril. Cet inventaire consiste à établir la valeur actuelle de tout ce que le cultivateur possède (actif), mobilier, instruments, grains, bétails, etc., ensuite l'énumération de tout ce qu'il doit (passif).—La différence entre l'actif et le passif lui fera connaître exactement sa situation.—Le détail de ces diverses opérations s'inscrit sur un régistre spécial appelé *livre d'inventaire.*

Le confort est possible sur la ferme

Une publication agricole contenait dernièrement une lettre d'un cultivateur, qui demandait si les cultivateurs n'avaient pas le droit d'aller demeurer en ville et de mener une existence plus facile, afin que leurs femmes y jouissent des commodités qu'elles n'ont pas à la campagne. Personne, assurément ne soutiendra que le cultivateur n'a pas le droit d'user de tous les avantages du confort moderne. Si, en voulant venir habiter la ville, il se propose de donner à sa femme une plus grande somme de bien-être son action est certainement louable. Mais, avant d'admettre le bien-fondé d'une telle idée, il faut étudier la proposition sous plusieurs points de vue car la société a des intérêts que les cultivateurs qui sont disposés à quitter la campagne pour la ville semblent ignorer.

On admettra tout d'abord, que le cultivateur, qui veut jouir des commodités qu'il envie au citadin, n'a pas agi à l'égard de son domicile comme il l'aurait dû. Si le fruit de son travail lui permet de vivre désormais de ses rentes, il pourrait assurément, se procurer chez lui toutes les commodités que donnent les bons systèmes de chauffage, d'éclairage et de service d'eau, tout comme à la ville, qui feraient disparaître les misérables et dangereuses lampes à pétrole, les pompes tue-femmes, les fournaises et pelles brise-échine.

Pourquoi serait-il impossible d'installer chez le cultivateur, en vogue des commodités domestiques de la ville, ce pour quoi il est prêt à payer le prix ailleurs, tels que l'eau chaude et l'eau froide dans la cuisine, fournies par des tuyaux dont il suffirait d'ouvrir des robinets, et un évier à renvoi des eaux ménagères; des cuves à blanchissage dans une pièce spéciale ou dans un bâtiment séparé, avec un moulin à laver calandre, écrémeuse et baratte actionnés par la force mécanique; et, dans la maison, une chambre de bains et des water-closets. L'installation de toutes ces commodités, dans le domicile sur la ferme, coûterait moins que les mêmes avantages dans une ville ou village des environs.

Prince-Albert et Environs

Au "Patriote"

Nous avons eu le plaisir d'accueillir ces jours-ci à nos bureaux M. E. Noël, de Willow Bunch, qui vient apporter à notre personnel un renfort devenu indispensable, en l'absence de notre directeur, obligé de prendre un repos bien mérité. M. Noël travaillera temporairement à l'administration du journal et au Secrétariat général de l'A. C. F. C.

Le nom de notre compatriote est déjà familier à tous ceux qui suivent le mouvement français dans la province. Secrétaire du Comité régional de l'A. C. F. C. de Willow Bunch, ce fut lui qui, l'an dernier, remplit avec une rare compétence les fonctions de secrétaire du Congrès. M. Noël est depuis longtemps déjà un collaborateur apprécié du *Patriote*. Il tient la plume aussi, au besoin, dans la presse anglaise, et nos lecteurs ont eu sous les yeux, la semaine dernière, la traduction d'une excellente lettre de lui parue dans le *Regina Lader*.

Notes Locales

—Nous sommes heureux de saluer l'arrivée au milieu de nous de deux compatriotes distingués d'Ottawa, MM. C. Brousseau et J. E. R. Matte. Ces deux messieurs appartiennent au Département des Travaux publics de la capitale. Ils doivent faire un séjour de plusieurs mois dans notre ville, étant venus pour exécuter un travail spécial important au bureau de M. L. R. Voligny, *ingénieur des Travaux* publics du Dominion à Prince-Albert.

—La réunion annuelle de l'Association coopérative rurale de Prince-Albert aura lieu à la salle Congress le samedi 3 février à 2 hrs p.m. A cette occasion, le président M. McQuarrie invite cordialement tous les cultivateurs franco-canadiens du district à faire partie de cette Association.

—Depuis la réouverture des cours en janvier à l'Académie de Sion, cinq nouvelles pensionnaires ont été admises et d'autres sont attendues prochainement. Cinq élèves de l'Académie suivent les cours de l'Ecole Normale à Prince-Albert.

—Une réunion spéciale des Cadets du Sacré-Cœur a eu lieu dimanche au bureau du R. P. Danis. Les officiers suivants ont été élus: président, Maurice Flynn; vice-président et secrétaire, Horace Russell; trésorier, Hubert de la Gorgendière.

—La soirée de vaudeville organisée récemment par Mme J. E. Morrier a réalisé un bénéfice net de $200.75 qui ont été divisés entre le Fonds de secours belge et la Ligue des soldats de retour du front. La représentation de Melfort, qui a eu lieu le 19 et a remporté un joli succès, a produit $55 qui ont été versés à la Société de la Croix Rouge de la même ville.

—Notre jeune compatriote Alfred Paré et Mlle Anita Lusignan, de Marcelin, qui se sont mariés le 9 courant à Montréal, sont de retour à Prince-Albert. Nos meilleurs vœux de bonheur aux deux jeunes époux.

—La rumeur a circulé en ville que la Compagnie de la Baie d'Hudson avait fait venir à Prince-Albert trois ou quatre chars de liqueurs pour être distribués dans ses postes du Nord. Un officier de la Compagnie a *formellement* démenti ce racontar.

—M. A. Renuart fait actuellement un séjour en Floride. Il en profitera pour suivre un cours d'aviation.

Coopération agricole

Mingly, à 20 milles au nord de Prince Albert, a expédié cette année ses deux premiers chars de blé. Le chargement des chars à une telle distance du chemin de fer n'est pas sans difficultés et la manière dont les cultivateurs de la localité ont procédé est tout à leur honneur. C'est une procession de 21 charges de blé qui s'est rendue le même jour à Prince-Albert, les fermiers s'étant mis en commun pour obtenir un prix plus avantageux de leur blé et le transporter dans le délai voulu.

Voilà un exemple de coopération qui mérite d'être suivi.

SAINT-GEORGES, Sask.

C'est avec un réel plaisir que nous avons reçu, la semaine dernière, la visite de M. J. E. Morrier, inspecteur des districts scolaires. Les quelques instants qu'il a passés avec nos commissaires ont été utilement employés à leur donner d'excellents conseils, à leur expliquer la loi au point de vue de l'enseignement du français. Il va sans dire d'ailleurs qu'à notre école, où les élèves sont en immense majorité de langue française, nous avons une institutrice bilingue et c'est bien la volonté des parents d'accorder au français toute la place à laquelle il a droit. Ajoutons qu'à la dernière assemblée des commissaires d'école, sur la proposition du secrétaire-trésorier M. Lahaye, il a été décidé que le procès-verbal des réunions serait rédigé dans les deux langues.

—Le R. P. Danis, curé de la cathédrale de Prince-Albert, est actuellement au milieu de nous. Il visite chaque famille de la paroisse, et partout où il a passé, il est déjà très populaire.

MARCELIN, Sask.

Le samedi 3 février, nous aurons l'honneur d'avoir au milieu de nous M. l'abbé Vandamme, délégué du cardinal Mercier qui viendra nous donner une conférence avec projections sur la Belgique.

Afin de permettre à tous d'entendre le prêtre belge, il a été décidé d'organiser deux soirées. La première aura lieu le samedi 3 février à huit heures; M. l'abbé Vandamme y parlera en anglais. La seconde aura lieu le dimanche, à la même heure; l'orateur s'y exprimera en français. Ces deux soirées se tiendront à l'hôtel Victor. Tout Marcelin se promet d'y assister.

DEBDEN Sask.

Lundi 9 janvier, M. Ernest Labrecque conduisait à l'autel Mlle Léontine Lajeunesse. La cérémonie eut lieu à notre chapelle et le mariage fut célébré par M. l'abbé Voisin. M. L. T. Blais servait de témoin au marié, son neveu, et M.J.Lajeunesse à sa fille. M. J. B.Blais et Mlle L.Lajeunesse agissaient comme garçon et demoiselle d'honneur. On remarquait entre autres assistants: M. L. Labrecque, Mlle Rose Demers; M. et Mme Lajeunesse, M. et Mme O. Lajeunesse, de Debden, M. et Mme J. Blanchette de Saint-Hippolyte, Sask.

Après la cérémonie, tous se rendirent chez M. Lajeunesse, père de la mariée, où ils passèrent la journée et la veillée fort agréablement.

Une adresse fut présentée par M. Alb. Martin, ainsi que de nombreux cadeaux par des parents et amis. Nos meilleurs vœux de bonheur aux nouveaux époux.

—M. et Mme L. T. Blais et Lucien Blais sont retournés à Rosetown après une promenade à Debden, chez des parents et amis.

—M. Alp. Tardif est revenu de l'hôpital de Big River, où il a été assez gravement malade: il est maintenant en pleine convalescence. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

—Mme E. Charpentier est de retour d'un voyage à Prince-Albert.

—M. et Mme Albert Courchêne étaient ici mardi, en route pour Duck Lake, après une promenade chez leurs parents à Shell River.

Hier et aujourd'hui

Il n'y a pas cinquante ans, l'Angleterre était francophobe, germanophile. En 1866, lord Stanley ne déclarait-il pas, alors qu'il était ministre anglais des affaires étrangères, et au lendemain de la bataille de Sadowa, *"qu'il ne pouvait voir en quoi l'établissement d'une grande puissance dans le nord de l'Allemagne pouvait constituer une menace pour la Grande-Bretagne, quoi qu'en pensent les autres puissances"*.

Il n'y a pas cinquante ans, la reine Victoria était pro-allemande; l'auteur anglais le plus en vedette de l'époque, Carlyle, qui était le chef intellectuel du Royaume-Uni, applaudissait à l'entrée des Prussiens à Paris. Il estimait que les Allemands et les Anglais étaient des alliés naturels et, en cela, il avait avec lui toute une suite de prophètes de moindre importance, dont Kingsley. Jamais Carlyle ne dissimula son mépris envers la France... et il rugit de joie, quand les Allemands défirent les Français en 1870.

Il n'y a pas quinze ans, à l'époque de Fachoda, Français et Anglais, malgré certaines tentatives de rapprochement faites jusque-là, faillirent en venir à la guerre; n'eût été le roi Edouard VII, le feu était aux poudres. Depuis, l'animosité entre les deux races parut s'effacer, grâce à la diplomatie d'Edouard VII, et ce fut lui qui consolida l'entente cordiale, avec le résultat que nous voyons aujourd'hui.

L'effort de la France dans la fabrication des munitions

Il y a, en France, actuellement plusieurs milliers d'usines, grandes ou petites, employant près d'un million de travailleurs dont un quart des femmes.

Le général Malleterre nous donne, dans le *Temps*, les résultats obtenus:

"Notre production d'obus de 75 atteignait, en janvier 1915, 65,000 par jour, mais nous ne pouvions encore fournir qu'un millier d'obus lourds, à cause de l'outillage spécial. Six mois plus tard, ces chiffres passaient respectivement à 9,000 et 10,000. Cette progression rapide fut due à l'heureuse idée d'employer la fonte aciérée. A partir de janvier 1916, nous dépassons largement ces chiffres, et nous marchons aujourd'hui vers... ici la censure m'arrête. Mais on peut juger par la proportion suivante: pour 100 obus de 75 en août 1914, nous en avons aujourd'hui plus de 4,000, 40 fois plus et pour 100 obus lourds, plus de 9,000, 90 fois plus.

"Quant aux canons, pour 100 canons de 75 en août 1914, nous en avons aujourd'hui plus de 3,600 et pour 100 canons lourds environ 2,400.

"Ajoutons à cela la fabrication des fusils, qui a passé de 100 à 17,000, des poudres de 10 à près de 700, des explosifs, de 100 à près de 4,000, du matériel de tranchées *crapouillots, canons, lance-torpilles, grenades, fusées, etc.*, dans une proportion incalculable. J'ai les chiffres sous les yeux.

"Nous avons utilisé nos canons de côte, de forteresse et de marine. Nous avons fabriqué des types nouveaux, aussi puissants que ceux des impériaux. Les 400 ont fait leur apparition à la Somme, et le Creusot va sortir des 520!

"Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sur cette production qui nous était indispensable, nous avons pu prélever des envois importants à nos alliés, aux Russes, aux Roumains, aux Italiens, aux Belges, aux Portugais. Nous avons livré dans ces derniers temps une moyenne journalière de plusieurs dizaines de mille obus de campagne et d'obus d'artillerie lourde.

"Oui cet effort paraît extraordinaire, il nous a permis de tenir tête à la formidable usine de guerre allemande. Il a aidé nos admirables soldats à mordre sur la terrible circonvallation qui nous sépare de nos provinces envahis. Il est le gage de l'effort qui nous reste à faire. Car, ne craignons pas de le dire, cet effort n'est pas encore suffisant.

"Nous voyons de plus en plus ce qu'il faut d'obus de gros calibre pour broyer les tranchées et ouvrir ces brèches, et nous ne pouvons plus ignorer que nous ne passerons que lorsque notre supériorité de matériel sera absolument écrasante. Il faut que nous puissions battre le front "sur toute son étendue pendant des semaines", et que nous ayons des réserves de canons et d'obus suffisantes pour donner le coup de grâce dans plusieurs secteurs choisis".

Le rôle de Caillaux

Rome.—M. Joseph Caillaux, l'ex-premier ministre français, s'est vu retirer son passeport diplomatique par le gouvernement français; il ne peut donc plus voyager librement dans les pays alliés et neutres.

Les efforts de M. Caillaux pour obtenir une rétractation du "Times" de Londres, dont le correspondant romain l'accusait d'être allé en Italie pour compléter une paix séparée, ont absolument failli.

Le "Times" de Londres et plusieurs journaux de Paris, vers la fin de décembre dernier, ont dit que M. Caillaux était allé en Italie pour nouer des intrigues avec l'élément pacifiste pour préparer une paix séparée. Son plan était d'amener une paix entre la France et l'Italie d'un côté et l'Allemagne de l'autre, et d'amener l'abandon de la Grande-Bretagne, de la Russie et des autres pays alliés. Les journaux anglais et français ont dénoncé ce plan.

Henri IV et ses enfants

N'est-elle pas délicieuse cette petite anecdote que nous racontent les historiens de Henri IV?

Un jour, alors que le grand roi s'amusait avec ses enfants, on annonça l'ambassadeur d'Espagne. A ce moment-là, Henri-le-Grand, *marchant sur les mains et les genoux*, portait sur son dos, l'aîné de ses fils.

A cette vue, le ministre espagnol ne put réprimer un mouvement de surprise; mais le roi, sans se déranger se contenta de lui demander: "Vous avez des enfants, monsieur l'ambassadeur?—Oui sire—Tant mieux! je puis alors achever le tour de la chambre".

Peu et bien

Peu et bien; peu et constamment: c'est le conseil de l'aimable saint François de Sales. Beaucoup de personnes s'imaginent que, pour rendre sa vie utile et méritoire, il faut accomplir un grand nombre d'actions pénibles et avec une extrême empressement. C'est une grave erreur. La perfection consiste à remplir la tâche qui nous est imposée par la Providence, quelque modeste qu'elle soit; mais, ce que nous faisons, il s'agit de le bien faire et de le faire avec persévérance. Là est tout le secret du bonheur et de la sainteté. Qui ne se mettrait à l'œuvre avec un joyeux entrain en pensant que Dieu se contentera de si peu?

Tu me donnes quelque chose, mais si tu te donnais?

Tu cherches, dis-tu, mon bonheur, mais pourquoi être toujours occupé du tien?

Certaines âmes chrétiennes supportent les épreuves avec une générosité si admirable que le monde les croit heureuses: Dieu seul voit leurs larmes et entend leurs soupirs.

LES MARCHES

Prince Albert

BLE—	
No. 1 nord	166
No. 2 nord	163
No. 3 nord	157
No. 4 nord	138
AVOINE	38 à 43c.
ORGE	50 à 60c.
FOIN la tonne	10.00
POMMES DE TERRE le minot	0.70
BEURRE, la livre	0.40
OEUFS, la douzaine	45c à 60c
BOEUF, la livre	0.10
PORC la livre	0.13
MOUTON, la livre	0.18

Winnipeg

BLE—	
No. 1 nord	178¼
No. 2 nord	174¼
No. 3 nord	170¼
No. 4 nord	157¾
AVOINE—	
No. 2 C. W.	56⅞
No. 3 C. W.	54⅞
No. 1 fourrage	54⅞
ORGE—	
No. 3	98
No. 4	92
Fourrage	79
LIN—	
No. 1 N. W. C.	262¾
No. 2 W. C.	259¾

PETITES ANNONCES

TARIF—Un sou le mot par insertion. Quatre insertions pour le prix de trois. Minimum, 20 sous. Les chiffres et les signes comptent pour un mot chacun.

ON DEMANDE un Instituteur ou une Institutrice pour l'école d'Arborfield. Bonnes références exigées. S'adresser à M. Jos. CASTONGUAY, syndic, ARBORFIELD, Sask.

TERRE A VENDRE—480 acres, tout cultivable, pas de perte, un mille du village de Montmartre. 230 acres prêts à semer. Bon puits avec engin. Bonne écurie et maison. Presque tout clôturé. Bon marché pour comptant, ou termes faciles avec un peu de comptant. Pour plus d'informations, écrire au Rév. J. A. Therriault, Montmartre, Sask.